

LES EMPIRIQUES  
ET LE  
TRAITEMENT DE L'EPILEPSIE

---

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 22 Mars 1920

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

FERNAND MEERSSEMAN

*Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire*

*Médecin aide-major de 1<sup>re</sup> classe*

Né à Rouen (S<sup>me</sup>.-Inf<sup>re</sup>), le 10 janvier 1893



IMPRIMERIE DUCROS & LOMBARD

Rue Pasteur, VALENCE

—  
1920



LES EMPIRIQUES ET LE TRAITEMENT DE L'EPILEPSIE



Digitized by the Internet Archive  
in 2026

[https://archive.org/details/IA41552307\\_0100](https://archive.org/details/IA41552307_0100)

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON  
Année scolaire 1919-1920. — N° 142

---

LES EMPIRIQUES  
ET LE  
TRAITEMENT DE L'ÉPILEPSIE

---

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

et soutenue publiquement le 22 Mars 1920

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

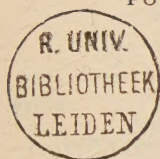
PAR

FERNAND MEERSSEMAN

*Elève de l'Ecole du Service de Santé Militaire*

*Médecin aide-major de 1<sup>re</sup> classe*

Né à Rouen (S<sup>ne</sup>.-Inf<sup>re</sup>), le 10 janvier 1893



IMPRIMERIE DUCROS & LOMBARD

Rue Pasteur, VALENCE

—  
1920

# PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. HUGOUNENQ. . . . . DOYEN  
J. LÉPINE. . . . . ASSESSEUR.

## PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, SOULIER, CAZENEUVE, PIERRET, BEAUVISAGE,  
LACASSAGNE, MORAT, TESTUT.

## PROFESSEURS

|                                                              |   |                 |
|--------------------------------------------------------------|---|-----------------|
| Cliniques médicales . . . . .                                | } | MM. TEISSIER.   |
| Cliniques chirurgicales . . . . .                            |   | ROQUE.          |
|                                                              |   | BARD.           |
|                                                              |   | TIXIER.         |
|                                                              |   | BÉRARD.         |
| Clinique obstétricale et Accouchements. . . . .              |   | FABRE.          |
| Clinique ophtalmologique. . . . .                            |   | ROLLET.         |
| Clinique des maladies cutanées et syphilitiques . . . . .    |   | NICOLAS.        |
| Clinique des maladies mentales . . . . .                     |   | LÉPINE (J.).    |
| Clinique des maladies des enfants. . . . .                   |   | WEILL.          |
| Clinique des maladies des femmes . . . . .                   |   | POLLOSSON (A.). |
| Physique biologique. Radiologie et Physiothérapie, . . . . . |   | CLUZET.         |
| Chimie biologique . . . . .                                  |   | HUGOUNENQ.      |
| Chimie organique et toxicologie . . . . .                    |   | MOREL.          |
| Matière médicale et Botanique. . . . .                       |   | MOREAU.         |
| Parasitologie et Histoire naturelle médicale . . . . .       |   | GUIART.         |
| Anatomie . . . . .                                           |   | X.              |
| Anatomie générale et Histologie . . . . .                    |   | POLICARD.       |
| Physiologie . . . . .                                        |   | DOYON.          |
| Pathologie interne . . . . .                                 |   | COLLET.         |
| Pathologie et Thérapeutique générales . . . . .              |   | MOURIQUAND.     |
| Anatomie pathologique . . . . .                              |   | PAVIOT.         |
| Médecine opératoire . . . . .                                |   | POLLOSSON (M.). |
| Médecine expérimentale et comparée . . . . .                 |   | ARLOING (F.).   |
| Médecine légale . . . . .                                    |   | ET. MARTIN.     |
| Hygiène. . . . .                                             |   | COURMONT (P.)   |
| Thérapeutique . . . . .                                      |   | PIC.            |
| Pharmacologie . . . . .                                      |   | FLORENCE.       |

## PROFESSEURS ADJOINTS

|                                                      |              |
|------------------------------------------------------|--------------|
| Maladies des oreilles, du nez et du larynx . . . . . | MM. LANNOIS. |
| Pathologie externe. . . . .                          | VALLAS.      |
| Maladies des voies urinaires . . . . .               | ROCHET.      |

## CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

|                                                   |                 |        |
|---------------------------------------------------|-----------------|--------|
| Chimie minérale. . . . .                          | MM. BARRAL,     | agrégé |
| Propédeutique et gynécologie . . . . .            | CONDAMIN,       | —      |
| Chirurgie infantile. . . . .                      | NOVÉ-JOSSERAND, | —      |
| Accouchements. . . . .                            | COMMANDEUR,     | —      |
| Embryologie . . . . .                             | LATARJET,       | —      |
| Anatomie topographique. . . . .                   | PATEL,          | —      |
| Botanique . . . . .                               | BRETIN,         | —      |
| Chirurgie expérimentale . . . . .                 | VILLARD         | —      |
| Clinique infantile . . . . .                      | X.              |        |
| Déontologie et médecine professionnelle . . . . . | X.              |        |

## AGRÉGÉS

|                                                                              |                                                                              |                                                                             |                                                                                                     |
|------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|
| MM.<br>BARRAL<br>COMMANDEUR<br>NEVEU-LEMAIRE<br>LAROYENNE<br>VORON<br>NOGIER | MM.<br>LATARJET<br>BRETIN<br>LERICHE<br>THEVENOT Léon<br>TAVERNIER.<br>CADE. | MM.<br>GUILLEMARD<br>GARIN<br>SAVY<br>FROMENT<br>THEVENOT (Lucien)<br>PIERY | MM.<br>COTTE<br>DUROUX<br>BONNAMOUR,<br>chargé des fonctions.<br>SARVONAT.<br>chargé des fonctions. |
|------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|

M. BAYLE, Secrétaire.

## EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM.

Et. MARTIN, président; FROMENT, assesseur; BONNAMOUR et ROUBIER, agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MES PARENTS

en témoignage de ma très  
grande affection.

A MA SOEUR

A TOUS CEUX QUI ME SONT CHERS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

*Professeur de Médecine Légale  
et de Déontologie à la Faculté de Lyon*

qui nous fait le grand honneur  
de présider notre thèse, dont il  
a bien voulu nous inspirer le  
sujet. Nous l'en remercions bien  
vivement et l'assurons de notre  
profonde reconnaissance.

A MONSIEUR LE MÉDECIN-INSPECTEUR SIMONIN

*Officier de la Légion d'Honneur  
Directeur de l'Ecole du Service de Santé*

Respectueux hommages.

A MESSIEURS LES MEMBRES  
DE MON JURY DE THÈSE

## Historique — Divisions du sujet

---

Mystérieuse en sa cause, impressionnante en ses manifestations, frappant souvent avec une complaisance singulière ceux que leur rang social, à défaut de leurs qualités intellectuelles ou morales, désigne à l'attention générale, l'épilepsie offrait à l'imagination populaire un terrain exceptionnellement fertile. Et, de fait, les remèdes qui lui ont été opposés dépassent en diversité et en étrangeté les prévisions les plus hardies. Nous voudrions, dans ce travail, donner une idée d'ensemble de ces moyens thérapeutiques, à titre de curiosité historique d'abord, et ensuite et surtout afin de mettre en relief la leçon qui se dégage de cette étude.

Parmi les différents caractères qui faisaient de l'épilepsie un terrain de choix pour la médecine empirique, le plus important, — en dehors de sa symptomatologie, sur laquelle il est inutile d'insister, — est l'ignorance de sa nature et de sa cause véritable. L'imagination populaire, si peu embarrassée cependant en général en matière d'explications et de théories, s'est bornée le plus souvent à la mettre à l'actif des puissances divines : pendant toute l'antiquité,

l'épilepsie a été le mal sacré, « morbus sacer », le mal dont a souffert Hercule, fils de Jupiter, le mal étrange et mystérieux qui faisait se convulser les Pythonisses, tandis que se manifestait en elles la puissance des dieux. Sans doute, Platon et Arétée soutiennent que la maladie a reçu ce nom en raison de son siège dans le cerveau qui, présidant à la pensée et à l'intelligence, apparaît à ce titre comme l'organe noble et sacré par excellence. Mais il semble bien probable que ces auteurs sont allés chercher trop loin l'interprétation d'un terme qui exprimait sans métaphore aucune la croyance populaire. Et, d'ailleurs, il est une circonstance de la vie publique des Romains où nous pouvons saisir sur le vif l'espèce d'horreur sacrée qui s'emparait des spectateurs d'une crise épileptique ; chacun sait qu'au cours des comices, un tel événement prenait les proportions d'une calamité publique : l'assemblée était immédiatement dissoute, toutes les décisions prises au cours de la séance néfaste étaient abrogées et les magistrats en fonctions démissionnaient sans espoir de retour. De là, les termes de mal comitial, comitialisme, encore usités de nos jours.

Au Moyen-Age, la conception de l'origine surnaturelle des maladies se précise : ce n'est plus à la divinité en général qu'on rapporte la cause de nombreuses affections, mais à des saints particuliers, chacun ayant en quelque sorte à sa disposition un mal bien défini dont il peut, suivant son bon plaisir, frapper ou libérer la pitoyable humanité. Il est facile de reconnaître ici l'origine de la croyance aux

saints guérisseurs. C'est à Saint-Jean que fut reconnue la propriété de l'épilepsie qui porte son nom dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. Il est d'ailleurs difficile de savoir s'il s'agit ici de Jean le Précurseur ou de Jean l'Evangéliste : les deux ont été ou sont encore invoqués ; il semble toutefois que ce soit Jean-Baptiste qui réunisse le plus de suffrages. L'épilepsie aurait encore été parfois appelée : mal Saint-Gilles ; mais, dans l'immense majorité des cas, ce terme désigne une affection toute différente.

Procédant exactement de la même conception philosophique, nous apparaît la croyance à l'origine démoniaque de l'épilepsie. Les victimes du mal sacré ont constitué une part importante des possédés qui s'attachaient déjà aux pas de Jésus et qui, au Moyen-Age, mettaient à contribution le zèle des exorcistes. D'ailleurs, cette origine démoniaque a été soutenue par Luther et Jean Westphal (*Pathologia dæmoniaca*, in 4<sup>o</sup>, 1707), qui appelaient l'épilepsie : « morbus dæmoniacus ».

L'influence des astres, qui a joué un si grand rôle dans les superstitions populaires et même dans la science médicale, a également été invoquée ici ; et, de ce fait, l'épilepsie est devenue : « morbus astralis », et plus spécialement : « morbus lunaticus », terme qu'on trouve déjà dans Apuleius Platonicus et Alexandre de Trallès, et qui était couramment employé au Moyen-Age. Selon les uns, la maladie frappait avec prédilection ceux qui étaient nés sous un certain aspect particulier de la lune ; selon d'autres, il existait une corrélation entre les diverses pha-

ses de cet astre et la fréquence des paroxysmes. Cette croyance à l'influence des astres, nous la retrouverons d'ailleurs à chaque pas en passant en revue la thérapeutique anti-épileptique : très souvent, en effet, l'emploi des différents remèdes préconisés par les auteurs sera soumis à l'observance de conditions astronomiques rigoureusement déterminées.

D'autres fois, les dénominations de l'épilepsie ne traduiront que des particularités symptomatiques ou historiques. C'est à ces dernières que se rattache le terme de mal d'Hercule, qui a désigné la maladie en l'honneur d'une des plus célèbres de ses victimes. C'est du moins l'opinion d'Aristote. Hippocrate et Galien, au contraire, estiment qu'il s'agit ici encore d'une métaphore par laquelle on a voulu exprimer les caractères de violence et d'invincibilité de l'épilepsie. Mais on trouve dans les auteurs anciens des descriptions qui ne peuvent laisser aucun doute sur la nature du mal dont souffrait Hercule. En voici une, par exemple, qui est extraite d'Euripide et de Sénèque : « Hercule apportait son sacrifice à Jupiter ; dans ce moment, ses yeux s'injectèrent de sang et louchèrent ; une écume blanche roula sur sa barbe ; les traits de son visage se convulsionnèrent ; il se mit à se déshabiller en gesticulant, comme s'il luttait avec quelqu'un. Après quoi Hercule se calma et l'on crut que l'accès était passé ; mais il saisit ses armes et se rua contre son père, sa femme et ses enfants ; ces derniers furent tués, son père fut sauvé par les efforts des témoins de cette scène. Après cela Hercule tomba et s'endormit. Après son réveil, Her-

cule fut au désespoir d'avoir tué sa famille. « (Paul KOVALEVSKY, Les dénominations de l'épilepsie, *Journal Médical de Bruxelles*, 16 janvier 1902, page 33).

L'épilepsie est encore le haut mal, parfois aussi le grand mal (« morbus major » de Celse), ou le mal, tout court. Le terme de mal caduc est également très employé et se passe d'explication. Hippocrate et Aristote ont dit : mal des enfants, parce que, selon eux, l'épilepsie frapperait les enfants avec une fréquence particulière. Paracelse emploie, une seule fois d'ailleurs, le terme de « morbus viridellus » ; nous reviendrons plus loin sur le sens de ce mot obscur. Il serait fastidieux de prolonger cette liste qui, désormais, ne nous apprendrait rien de plus sur les conceptions populaires de l'épilepsie.

Quelle a été maintenant, en face de ces croyances diverses, la position de la science médicale ? Il faut bien reconnaître qu'ici, plus que jamais, elle a surtout vécu d'hypothèses. Hippocrate fut le premier à réagir contre les superstitions populaires à l'égard de l'épilepsie. Il affirma que la maladie sacrée n'est pas plus sacrée que n'importe quelle autre et dénonça les charlatans qui prescrivaient des incantations et des expiations. Selon lui, l'épilepsie est due à une accumulation de liquide dans la tête, ce que montre l'ouverture du crâne de chèvres épileptiques. Il jetait ainsi les bases de la théorie humorale sur laquelle allait vivre la science médicale jusqu'à l'époque moderne. Elle fut reprise par tous les médecins de l'antiquité et en particulier par Galien qui la développa ;

elle passa chez les médecins arabes, avec Avicenne et Rhazès, et nous la retrouvons florissante au Moyen-Age. Voici, par exemple, ce qu'enseignait sur la pathogénie de l'épilepsie, Ferrari da Grado, professeur à l'Université de Pavie, de 1432 à 1472. Il distingue : 1° une épilepsie « per essentialiam », ou épilepsie essentielle. « Il faut penser que l'épilepsie, dans ce cas, est une maladie propre du premier ventricule du cerveau, parce que c'est là plutôt qu'ailleurs que se vient accumuler la matière flegmatique et parce que, parmi les organes des sens, la vue et l'ouïe sont les premiers atteints. Du premier ventricule, la lésion se transmet au ventricule postérieur, de sorte que la parole et l'intelligence sont ensuite abolies. » On sait que les anatomistes de cette époque décrivaient dans le cerveau trois ventricules communiquant entre eux : un antérieur, ou premier ventricule, siège de l'imagination et aboutissant des nerfs sensitifs et sensoriels ; le second, ou moyen, préside à la pensée et au raisonnement ; le troisième, enfin, ou postérieur, est le centre de la mémoire et de la parole. 2° Il existe, en second lieu, des épilepsies « par communication », qui sont des épilepsies symptomatiques. Dans ce cas, les humeurs malignes qui se trouvent, soit par hasard, soit naturellement réunies dans un organe ou dans un membre, peuvent, à certains moments, aller influencer sur la substance cérébrale et donner lieu à des accès d'épilepsie. C'est ce qu'on observe dans les brûlures, dans les maladies du foie, de la rate, de l'estomac, de la matrice, ou encore dans l'helminthiase intestinale.

A l'époque actuelle, si l'on connaît de mieux en mieux les états épileptiformes symptomatiques, tels que l'épilepsie bravais-jacksonienne, l'épilepsie urémique ou saturnine, en revanche l'épilepsie « per essentiam » garde beaucoup de son mystère. Sans doute, des facteurs étiologiques précis ont pu être dégagés avec quelque certitude, tels que la syphilis cérébrale, les encéphalopathies infantiles (P. Marie) ; d'autres, plus hypothétiques, ont pu être invoqués, tels les troubles de la fonction parathyroïdienne (Lévy et Rotschild). Mais que d'inconnues encore, surtout si nous voulons élucider le mode d'action intime des causes nocives ! A côté de la théorie classique qui fait intervenir dans le mécanisme des manifestations épileptiques un état particulier d'irritabilité des centres moteurs corticaux, « aptitude convulsivante » de Joffroy, « spasmophilie » de Féré, Hartenberg a pu récemment appuyer sur une argumentation très serrée une théorie diamétralement opposée qui fait de l'épilepsie un trouble par inhibition des fonctions supérieures du cerveau. (P. HARTENBERG, Une conception nouvelle de l'Épilepsie, *Presse Médicale*, 8 novembre 1919). Il est facile, d'après cela, de se faire une idée de la solidité de nos connaissances sur l'épilepsie.

Dans un certain nombre de cas, les remèdes anti-épileptiques reflètent plus ou moins les diverses croyances que nous venons de passer très rapidement en revue. Plus souvent encore, ils ne traduisent rien que la fantaisie la plus déconcertante. Sur

ce terrain, tout d'inconnu et de mystère, ont germé les thérapeutiques les plus disparates : les unes nous font sourire par leur caractère enfantin ou grotesque ; et d'autres nous stupéfient par je ne sais quelle prescience des découvertes et des méthodes de l'avenir. Et c'est ici le lieu de confesser que le qualificatif d'empiriques sous lequel nous avons groupé toutes ces médications est parfois bien injuste à l'égard de nos pères. Il apparaîtra maintes fois, au cours de ce travail, que la logique la plus stricte a présidé à l'emploi de tel ou tel remède ; et, dès lors, quelle que soit d'ailleurs la valeur intrinsèque des théories qui ont servi de base aux déductions thérapeutiques, celles-ci ne sauraient être taxées d'empirisme. Mais, à voir les choses de près, on se convainc bien vite que, le plus souvent, nous ne pouvons pas établir de séparation nette entre les méthodes empiriques et celles qui relèvent déjà d'un esprit scientifique assuré. Il faudrait pour cela pénétrer la pensée même des promoteurs de ces méthodes et la chose n'est pas toujours facile. Bien plus, il est arrivé fréquemment que des médications populaires aient été reprises par des savants qui, après coup, ont essayé d'en asseoir l'emploi sur des bases logiques. On voit la complexité du problème. Nous conserverons donc le terme général d'empiriques, réserve faite de quelques cas non douteux, que nous signalerons chemin faisant.

Nous avons divisé cette étude en trois parties :

- I. — Thérapeutique Médicale.
- II. — Thérapeutique Chirurgicale
- III. — Thérapeutique Psychique.

## **Thérapeutique médicale**

---

Il est commode de grouper sous deux chefs principaux les divers moyens que la médecine a mis en œuvre contre l'épilepsie : tout d'abord, nous étudierons les prescriptions d'ordre général et hygiénique ; puis nous passerons en revue les médications qui ont été spécialement dirigées contre elle, et dont certaines ont été longtemps considérées comme de véritables spécifiques.

### **I. — Prescriptions d'ordre général et hygiénique**

Les réserves qui ont été faites plus haut sur le caractère empirique de certaines des méthodes d'autrefois sont ici particulièrement de mise. Une grande idée générale domine en effet tout ce chapitre : la lutte contre la viciation humorale qui constituait pour nos prédécesseurs la cause essentielle de l'épilepsie.

Tout naturellement les premières prescriptions et les plus importantes portent sur le régime. Les an-

ciens auteurs donnent de longues listes d'aliments permis et défendus ; les divergences sont d'ailleurs nombreuses, mais le but est toujours le même : modifier, dans un sens déterminé, l'état humoral du sujet. Oribase, par exemple, vantant les mérites de son régime atténuant, déclare qu'il « désobstrue les canaux étroits, enlève la partie visqueuse des humeurs qui s'y était attachée, divise et atténue les humeurs épaisses. » Le même but était poursuivi par l'emploi répété des purgatifs ; ceux-ci tiennent une place considérable dans la thérapeutique anti-épileptique : agaric, scammonée, coloquinte, aloès, rhubarbe et bien d'autres étaient couramment prescrits. Certains de ces remèdes avaient des indications parfaitement précisées : c'est ainsi que Sennert nous apprend que l'agaric chasse surtout la pituite ; l'hellébore, l'humeur mélancolique, et la rhubarbe, l'humeur bilieuse ; on peut mêler agréablement ces trois drogues si plusieurs humeurs sont peccantes. Ces traitements étaient d'ailleurs loin d'être toujours sans inconvénient pour le malade : l'hellébore, en particulier, qui est ici l'hellébore noir, ou Rose de Noël, avait fort mauvaise réputation, à telle enseigne qu'il était d'usage de faire son testament avant la cure. Au moment même des accès, où il fallait agir vite, c'est aux vomitifs qu'on recourait d'ordinaire.

L'épileptique devait en outre s'astreindre à certaines conditions d'existence : tous les climats ne lui convenaient point ; il lui fallait rechercher un air sec et subtil, « aer dessiccans et subtilius » (Avi-

cenne), et se garder également de la chaleur comme du froid excessifs. Sa vie devait couler sans secousses, loin des soucis et des inquiétudes. On lui recommandait un exercice modéré, une hydrothérapie prudente, le renoncement aux plaisirs de l'amour. De nombreux auteurs, pourtant, parmi lesquels Hippocrate, Celse, Galien, ayant cru observer que l'épilepsie des enfants rétrocedait au moment de la puberté, lors des premiers rapprochements sexuels, ne proscrivaient point le coït avec une telle rigueur, et Asclépiade le recommandait même.

Le sommeil était soigneusement dosé : l'épileptique devait dormir peu, et la tête haute ; le sommeil diurne était particulièrement déconseillé : « In somno ascendunt humores mali ad caput ». (J. de St-Amand). Ce point est très explicitement consigné dans les chroniques du règne de Louis XI, qui, on le sait, était épileptique :

« Oudit temps, le roy fist venir grant nombre et grant quantité de joueurs de bas et doulx instrumens qu'il fist loger à St-Cosme près Tours, où illec ilz se assemblèrent jusque au nombre de six vingtz ; outre lesquels y vint plusieurs bergiers du pays de Poictou qui souvent jouèrent devant le logis du roy, mais ilz ne le veoyent pas, affin que ausdiz instrumens le roy y prensist plaisir et passe-temps et pour le garder de dormir ». (Journal de Jean de Roye, ou Chronique scandaleuse, éd. B. de Mandrot, tome II, page 122, à l'année 1482).

Bien entendu, le malade devait éviter toutes les causes occasionnelles capables de déclancher une

crise : de ce nombre étaient les frayeurs subites, et certaines odeurs ; ainsi les plumes, la corne, le jais brûlés déterminaient un accès immédiat. Apulée rapporte même que cette dernière substance était couramment employée par les acheteurs d'esclaves, pour vérifier si ceux-ci étaient indemnes de toute tare épileptique. La peau de chèvre jouissait de la même propriété, d'après Cælius Aurelianus.

Nous signalerons pour terminer une idée très curieuse des anciens : celle de l'antagonisme qui existerait entre la fièvre quarte et l'épilepsie. La première mention de ce fait semble remonter à Hippocrate : « Les individus pris de fièvre quarte ne sont pas pris de la grande maladie (l'épilepsie) et si, pris d'abord de cette affection, la fièvre quarte leur survient, celle-ci les guérit de celle-là » (6<sup>e</sup> Livre des Epidémies). D'après Oribase, Esculape aurait guéri par ce moyen un certain Teucer de Cyzique, venu à Pergame pour consulter son oracle. Beaucoup plus près de nous, Lazare Rivière, dans sa « Pratique de la Médecine avec la théorie », éditée à Lyon, chez Certe, rue Mercière, en 1682, relate le même fait et en donne une explication :

« La fièvre quarte survenant à l'épilepsie, et qui persiste longtemps, la termine et la guérit, parce que la chaleur de la fièvre consume insensiblement la matière morbifique... »

Tout cet ensemble de prescriptions, sur lesquelles nous n'avons que peu insisté, parce qu'elles sont un peu en dehors de notre sujet, occupe en réalité la

place principale dans la thérapeutique de la plupart de nos devanciers. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter par exemple au « *Consilium puero comitiali morbo laboranti* », de Galien. Coordonnées par une idée générale très précise, dans laquelle tout n'est peut-être pas à rejeter, établies souvent par des hommes d'une grande valeur, ces méthodes représentent vraiment la contribution de la science médicale aux traitements historiques de l'épilepsie.

## II. — Les Médications spéciales de l'Epilepsie

Ici, par contre, nous trouvons un invraisemblable fatras de remèdes, qui semblent nés uniquement des caprices de l'imagination humaine. Beaucoup sont d'origine populaire ; mais il en est d'autres qu'on est étonné de voir prônés par ces mêmes esprits dont nous venons de montrer les qualités de logique et de méthode. Nous classerons ces remèdes d'après leur origine minérale, végétale ou animale.

*Remèdes d'origine minérale.* — En premier lieu, les pierres précieuses. Il n'est pas très étonnant de voir figurer ici des substances aussi propres à frapper l'imagination. Et d'ailleurs, nous sommes bien à la limite de l'art médical et de la superstition pure et simple, car, très fréquemment, les malades se contentaient de porter ces pierres sur eux à la manière d'amulettes.

C'est l'émeraude qui était plus particulièrement

utilisée contre l'épilepsie. Aristote recommande déjà aux patriciens d'en faire porter à leurs enfants pour les préserver du mal sacré ; et la croyance en son efficacité se retrouve encore actuellement dans le pays de Liège. C'était d'ailleurs une pierre vraiment curieuse que l'émeraude : outre son pouvoir anti-épileptique, elle fortifiait la mémoire et permettait de « résister aux efforts de la concupiscence charnelle. Car on récite qu'un roy d'Hongrie, estant aux prinses amoureuses avec sa femme, sentit qu'une belle émeraude qu'il portoit en son doigt se rompist en trois pièces durant leur conflict, tant ceste pierre aime la chasteté. » (Jean de Renou. *Le Grand Dispensaire Médicinal*, traduit en français par Louis de Serres, Lyon, 1634). Cette savoureuse histoire est rapportée également par Albert le Grand (*De Mineralibus*, lib. II, tract. II).

D'autres pierres étaient employées contre l'épilepsie : turquoise, topaze, hyacinthe, jaspé. Actuellement encore, les Hindous attribuent les mêmes propriétés à la pierre de jade. De ces différents remèdes, nous rapprocherons, malgré leur origine réelle, le corail et les perles. « Le corail préserve les enfants de l'épilepsie, si, avant que de rien prendre, étant nouveaux-nés, on leur fait avaler le poids de 10 grains en poudre dans le lait de leur mère, ce qui est confirmé par Arnault de Villeneuve et Camille Léonard. » (*Dictionnaire Botanique et Pharmaceutique*, Paris, 1768). Quant aux perles, elles entraînent, par exemple, en compagnie d'un nombre respectable d'autres drogues, dans la poudre anti-épileptique

de M. Daquin, dont Lèmery nous donne la formule dans sa Pharmacopée.

Viennent ensuite les métaux. L'or a été prescrit à Louis XI par son médecin, Bernard de Gordon, sous forme d'aurum potabile, or potable. Tout récemment encore, les sels d'or ont été vantés dans le traitement de l'épilepsie : « Cette solution de tribromure d'or et d'oxybromure d'arsenic s'est montrée, dans plusieurs cas d'épilepsie, supérieure à tous les autres médicaments usités. » (Médecine Moderne, 1895, n° 62 : Contribution à l'action thérapeutique de l'or). Citons aussi l'argent qui entre dans de nombreuses préparations, sous le nom de précipité de lune ; le cuivre, vanté par Dioscoride, qui en employait l'oxyde, ou « æs ustum » ; l'antimoine, ou stibium ; le mercure, ou vif argent. La Médecine des Pauvres (Rouen, 1780) conseille d'employer ce dernier corps de la manière suivante :

« Prenez une noisette ou aveline piquée au ver, et par ce trou, avec une épingle, rompez et ôtez tant que vous le pourrez l'amande de dedans ; étant vidée, emplissez-la de Vif-Argent, puis bouchez le trou avec de la cire d'Espagne ; une autre qui n'est pas piquée du ver est aussi bonne : enveloppez cette noisette de Vif-Argent d'un petit morceau d'écarlate, et, l'ayant bien cousu, pendez-le au col du malade, en sorte qu'il vienne toucher à nud à la fossette au creux de l'estomac. Cela n'est pas capable de faire passer l'accès ; mais, depuis qu'il sera appliqué, le mal ne viendra plus, ainsi qu'on l'a expérimenté sur un garçon qui tomboit tous les

quinze jours, et qui, en le portant, n'est pas tombé une fois en huit mois ».

On trouve fréquemment mentionné l'emploi du sel de vitriol : ainsi, d'après Lazare Rivière (loc. cit.), Angelius Sala aurait guéri l'épilepsie par ce remède, l'ayant donné de quatre en quatre jours, et ce par trois seules prises. Quel est au juste ce sel de vitriol ? Il est assez difficile de le préciser. Nous savons qu'on en distinguait à cette époque trois espèces : le vitriol blanc, ou sulfate de zinc ; le vitriol bleu, ou sulfate de cuivre ; et le vitriol vert, ou sulfate de fer. Ce dernier représenterait pour Grillot de Givry le « Viridellus » de Paracelse, qui emploie, une seule fois, ce mot pour désigner l'épilepsie elle-même, parce que, dit-il, « cette espèce de mal est guérie par Viridellus ». (Paracelse, Œuvres complètes, traduction Grillot de Givry ; Paris, 1914).

L'ambre revenait fréquemment aussi dans les prescriptions. C'est presque toujours de l'ambre jaune, ou succin, qu'il s'agit, et non point de l'ambre gris, qui en est tout à fait différent. Certains préconisaient l'écume de mer ; d'autres, la terre sigillée, terre argileuse très grasse qu'on recueillait autrefois dans l'île de Lemnos, et qu'on expédiait au loin, revêtue d'un sceau particulier, d'où son nom.

*Remèdes d'origine végétale.* — La liste des plantes auxquelles on a attribué des propriétés anti-épileptiques remplirait à elle seule un volume. Nous donnerons quelques détails sur celles qui ont joué un

rôle vraiment prépondérant, et nous nous bornerons à mentionner quelques-unes des autres.

La première place revient sans conteste à la pivoine : peu de drogues ont connu, en effet, une faveur aussi grande, et, disons-le dès maintenant, aussi imméritée. L'origine de son emploi se perd dans les légendes de la préhistoire. Ce serait Pæon, médecin des dieux de l'Olympe, qui l'aurait utilisée le premier pour soigner Pluton et Mars, blessés, l'un par Hercule, l'autre par Diomède, et qui, en souvenir de ces cures mémorables, aurait donné son nom à la plante : *pœonia* en latin.<sup>1</sup> Une autre légende fort jolie est racontée par Scévole de Sainte-Marthe, qui écrivait au XVII<sup>e</sup> siècle : au cours de ses pérégrinations dans l'isthme de Corinthe, Hercule fut saisi un jour par une violente crise d'épilepsie. Une nymphe qui passait par là lui prodigua ses soins ; elle nettoya la vilaine écume qui coulait de sa bouche, le frictionna avec de l'huile d'amande et lui fit respirer de la rue. Une fois revenu à lui, Hercule considéra la nymphe, qui n'avait pour tout vêtement que sa seule beauté, et il fut vivement intéressé, tellement qu'il la remercia en ces termes : « Je me croirais désormais à l'abri d'un si fâcheux accident, s'il était en mon pouvoir de passer heureusement mes jours avec vous dans les liens du mariage. Mais les destins m'en empêchent, et je dois courir à de nouveaux travaux ». Comme le héros n'était lui-même vêtu que de la peau du lion de Mémée, la nymphe connut, à des signes non douteux, l'impression qu'elle avait faite. Elle s'en tira par

une savante consultation : « Votre mal, dit-elle, vient d'une humidité trop grande ; évitez donc tout ce qui est humide, et surtout le vin ; car si vous en prenez en excès, vous vous ferez le plus grand tort. Ne regardez pas les rivières ou les choses qui vont en tournoyant ; évitez les brouillards ; ne vous couchez pas sur la terre. Enfin, si la crise vous menace, faites un mélange de poudre de crâne humain et de poudre de corne de cerf, dont vous prendrez pendant un mois, le matin, avant le repas. Pour toute récompense, si mes bienfaits en méritent, je vous demande seulement que vous vous souveniez de moi ». Hercule obéit à ce vœu si sage, et, quand elle mourut, il la changea en pivoine : celle-ci, après un tel passé, ne pouvait manquer de devenir un anti-épileptique de choix. (D<sup>r</sup> Mousson-Lanauze, l'Epilepsie antique, *Paris Médical*, 30 août 1919). Le Père Rapin, dans son poème : des Jardins (*Hortorum libri IV*, 1665) concilie la légende et les intérêts supérieurs de la morale : selon lui, en effet, la pivoine tirerait son nom de la nymphe Pœonis, qui fut transformée en fleur pour avoir cédé aux pressantes sollicitations d'un dieu qui l'aimait. Sa teinte écarlate n'est donc que la rougeur du crime, et non point l'incarnat de la pudeur. (D<sup>r</sup> Henri Leclerc : Un antique remède de l'Epilepsie, la Pivoine, *Journal des Praticiens*, 8 septembre 1917).

Dès Hippocrate, la pivoine fait son apparition officielle dans la médecine. Mais c'est Galien qui en fit un spécifique de l'épilepsie, et qui rapporte la première observation : celle d'un enfant épileptique qui

resta huit mois sans présenter de crises, après qu'on lui eût suspendu au cou une racine de pivoine ; celle-ci étant venue un jour à tomber, les crises reparurent, puis cessèrent de nouveau quand on eut appliqué une autre racine. Galien attribuait ce résultat, soit à un fluide émané de la plante et respiré par l'enfant, soit à une influence de celle-ci sur la composition de l'air ambiant. A partir de ce moment, la pivoine connut une fortune extrêmement rapide. Prônée par tous les anciens auteurs, ou presque, elle n'a disparu de la Pharmacopée qu'à une époque très récente. C'est ainsi que nous la trouvons citée, parmi les bons médicaments de l'épilepsie, dans le Dictionnaire de Médecine et de Thérapeutique de Bouchut (Paris, 6<sup>e</sup> édition, 1895). Elle n'est plus prescrite actuellement que par les homœopathes, qui l'emploient dans le traitement des hémorrhoides.

Mais, si la pivoine a disparu des Codex, elle a conservé dans la Médecine populaire une bonne partie de cet antique renom. Son emploi est signalé par Sébillot (*Le Folk-lore de France*, Paris, 1905), par Lancelin (*La Sorcellerie des campagnes*, Paris, 1911), etc...

L'usage de ce médicament était d'ailleurs soumis à un grand nombre de conditions importantes. Tout d'abord, il ne fallait employer qu'une espèce déterminée, désignée par les anciens sous le nom de Pivoine mâle, et qui répond à la *Pœonia corallina* des botanistes actuels. De plus, il fallait, pour la recueillir, s'entourer de précautions essentielles, faute de quoi on était menacé des pires désagréments : on

l'arrachait en attelant à sa racine un chien affamé à qui l'on présentait quelque reste de nourriture ; on opérait la nuit, pour ne pas éveiller l'attention du pic qui crevait les yeux aux imprudents qui s'attaquaient à la plante merveilleuse ; et, après cela, on risquait encore un prolapsus du rectum !

Mais, surtout, intervenait ici la croyance, sur laquelle nous avons déjà insisté, à l'influence des astres. Les uns conseillaient de cueillir la pivoine au mois de mars ou d'avril, au décours de la lune ; Paracelse, lui, voulait que la plante fût récoltée au croissant de la lune, lorsque le soleil la regarde, au signe du Lion, de son aspect sextil. D'autres choisissaient le moment où la Lune, Mars ou Jupiter, sont dans le signe du Cancer. Lazare Rivière, dans ses observations de Médecine (Lyon, 1694) rapporte le cas suivant qui lui a été communiqué par M. des Grands-Prés, « médecin fort sçavant à Grenoble » :

« J'ay souvent expérimenté, et j'ay plusieurs témoins de la chose, que la pœoine cueillie sous sa propre constellation, sçavoir sur le déclin de la Lune, au signe du Bélier, guérit l'épilepsie par sa seule application. Or je prens la racine moyenne et principale, et la plus grosse ; je la partage par le milieu dont j'entourai le col et les bras d'une certaine fille de l'hôpital âgée de 18 ans, laquelle était tourmentée de ce mal tous les jours depuis son enfance : toutefois, depuis ce tems-là, elle en a été délivrée : il appert par là, combien est utile l'observation des astres dans l'exercice de la médecine. »

Les parties utilisées de la plante, comme son mode

d'emploi ont légèrement varié selon les auteurs. Comme nous l'avons vu, Galien avait simplement préconisé le port de la racine suspendue au cou, et beaucoup ont repris cette méthode après lui. Mais, très rapidement, on en vint à administrer diverses préparations pharmaceutiques tirées, soit de la racine, soit des semences de la pivoine : les anciens Codex sont très riches à cet égard ; nous y trouvons la poudre de racines, l'infusion ou la décoction de racines, l'eau distillée de fleurs, le sirop de pivoine simple, et un grand nombre de préparations très complexes, dont nous citerons deux exemples, à titre d'indication :

Opiate de Montagnana : « De racine de pœoine mâle, de stœchas, de costus, de chacune dix drachmes ; d'agaric, cinq drachmès ; de pyrèthre, de carvi, de semence d'aneth, d'ase fœtide, d'aristoloche ronde, de chacune deux drachmes ; du suc de scille, et de très bon miel, de chacun une livre et deux onces ; cuisez le suc de la scille et le miel tout ensemble, à feu lent, jusqu'en bonne consistance, et ensuite ajoutez par-dessus lesdites espèces, pour en composer un électuaire, duquel il faut prendre deux drachmes tous les matins, trois heures avant le repas. »

Teinture anti-épileptique : « Fleurs de gallium luteum, de pivoine mâle, tilleul, de lys de la vallée, 3 poignées de chaque ; mettez-les dans une pinte d'eau, dans un vaisseau de terre ou de verre, en lutant exactement les jointures du couvercle. Faire ensuite bouillir le tout au bain-marie pendant une demi-heure, retirez du feu et passez avec expression. —

Doses : 6 onces matin et soir. (D'après Brescon, médecin des Landes au XVII<sup>e</sup> siècle).

Ajoutons que Sydenham l'associait volontiers au laudanum, et qu'il l'employait aussi dans le traitement de la danse de Saint-Guy (Médecine Pratique, traduite par Jault, Paris, 1784).

Quant à savoir comment et pourquoi agissait une panacée aussi merveilleuse, c'est là une question qui ne semble pas avoir beaucoup tracassé nos pères ; prosternés et soumis devant le dogme galénique, ils ne se souciaient guère de l'expliquer. A peine trouve-t-on, de temps à autre, quelques tentatives de raisonnement : nous avons déjà vu la théorie facile fournie par Galien lui-même. Lèmery, dans sa Pharmacopée (Paris, 1717), dit que « le sirop de pivoine composé agit par ses parties spiritueuses qui, étant élevées au cerveau, dissolvent l'obstruction qui s'était faite dans les nerfs et les autres passages des esprits. » Mais, dans l'immense majorité des cas, l'usage de la pivoine ne s'appuyait que sur la tradition ou, ce qui est plus extraordinaire, sur les résultats thérapeutiques qu'elle aurait donnés.

Après la pivoine, c'est le gui qui a été le plus employé contre l'épilepsie. Recommandé déjà par Pline, nous le retrouvons dans toutes les vieilles Pharmacopées. Levinus Lemnius (*De miraculis occultis naturae* ; Francfort, 1593), en fait l'éloge dans ces termes : « Humores siquidem tenaces discutit, extenuat, exsiccat, morboque comitali mirifica vi videtur. » Mme Fouquet, mère du surintendant, donne

dans ses « Remèdes charitables » (Lyon, 1633), la recette suivante :

« Recepte contre l'épilepsie, appelée le haut mal ou le mal caduc. — Le véritable guy de chêne est un remède excellent, curatif et préservatif, et qui soulage fort dans l'accident. Il le faut faire sécher au four, après qu'on en aura tiré le pain, le mettre en poudre très subtile, passer cette poudre par le tamis de soye et la conserver. Tous les trois derniers jours de la lune vieille, prenez le poids d'un écu d'or de cette poudre, faites-la tremper une nuit entière dans demi-verre, ou petit verre de vin blanc ; avallé chaque matin le vin et la poudre, continuant les trois jours de suite. Il est encore bon que la personne affligée de ce mal porte toujours un morceau de guy de chêne pendu à son col. Mais ce morceau doit être tout frais, sans jamais avoir été au feu. »

Actuellement encore, le gui est resté un remède populaire de l'épilepsie dans de nombreuses régions : dans la Haute-Bretagne ; dans le Bourbonnais, où on emploie la formule suivante : réciter dévotement le Pater, pendant que le malade boira le breuvage ci-après : faire bouillir du gui pris sur un chêne le jour de la Saint-Jean, avec du levain de farine de seigle ; en prendre le poids d'un écu. On le donne encore, macéré dans du vin blanc, aux environs d'Autun. En Suède enfin, les épileptiques portent sur eux un canif ayant un manche en chêne à gui, pour écarter la maladie (Black ; Folk Medicine, Londres, 1883).

La valériane a eu de très chauds partisans. Fabius

Colonna guérit, par son emploi, un membre de la famille princière de Naples. Il conseille de cueillir la racine de la grande valériane sauvage, au mois de mars, avant qu'elle ait poussé ses tiges ; il faut ensuite la faire sécher à l'ombre et la réduire en poudre pour en faire prendre environ un gros et demi, dans un verre de vin blanc, le matin, après avoir disposé le malade par quelques purgations. La grande valériane dont il s'agit ici n'est pas la *Valeriana officinalis*, mais la *Valeriana Phu* des botanistes. On employait encore la scille, recommandée par Galien, qui en indique la préparation avec force détails ; — la germandrée et la jusquiame, dont l'action aurait été découverte par Hercule ; — l'hellébore noir, ou Rose de Noël, que l'on cultivait jadis en Phocide, et dont on se sert encore dans quelques contrées ; — le *Gallium verum*, ou caille-lait blanc, ou encore herbe de la Saint-Jean, qui constitue la base du traitement à l'hospice de la Teppe, près de Tain (Drôme).

Avec la rue, nous rencontrons une modalité un peu particulière de l'emploi des simples contre l'épilepsie. Sans doute, la rue était parfois administrée par la bouche, comme les divers remèdes que nous venons d'énumérer : ainsi la « Médecine des Pauvres » recommande l'infusion de feuilles de *Ruta Capraria*, ou Herbe aux Chèvres, prise les trois derniers jours de la lune et les trois premiers de la nouvelle. Mais, plus souvent, on l'employait moins à cause des vertus intrinsèques qu'on lui aurait attribuées qu'à cause de son odeur. En effet, si certaines odeurs, comme nous l'avons vu, passaient pour

capables de déclancher des crises d'épilepsie, d'autres, au contraire, avaient une influence réputée favorable. C'est ainsi qu'au moment des accès, on recommandait de faire respirer de la rue en poudre, dont on couvrait le malade, du benjoin, de l'encens, de la cannelle, etc... On composait d'ordinaire avec ces différentes substances des « poudres céphaliques », qu'on jetait sur de la braise allumée. Le tabac lui-même a quelquefois été employé ; Lazare Rivière raconte dans ses Observations qu'un enfant de trois mois fut délivré de l'épilepsie « par la fumée du tabac qu'un valet tirait par une pipe et soufflait dans la bouche ouverte de l'enfant, qui, l'ayant beaucoup fait vomir, le guérit de ses accès épileptiques. »

D'ailleurs, en dehors même des paroxysmes, les parfums de plantes exerçaient, croyait-on, une action salubre. Louis XI en fit grand usage, et l'on dépêchait de différents côtés, notamment à Provins, Montbazou et autres lieux, des messagers chargés d'en rapporter des roses, de la menthe, du romarin et de la marjolaine, des violettes et des églantiers, afin d'en tapisser « la chambre et le retraict » du seigneur roi (Cabanès ; Indiscrétions de l'Histoire, 6<sup>e</sup> série).

Nous pourrions encore citer le muguet, l'œillet, la primevère, la verveine, la bétouine, la bryone blanche, le fumeterre, le peucedan ou fenouil de porc, le selin des marais, l'asa foetida, l'origan, le stœchas ou lavande, l'hermodactyle qui semble répondre à une variété de colchique, les différents baumes d'ori-

gine végétale, l'armoise, l'eau de croûte de pain, etc... ; tous et toutes, et bien d'autres encore, ont figuré parmi les préparations anti-épileptiques. Dans le pays de Liège, on emploie encore aujourd'hui un emplâtre étrange composé de poireaux broyés et triturés avec de la poudre à canon : le mélange est appliqué sur le dos du malade. Dans la même région, on recommande le thé de racines d'ortie, qu'on laisse macérer avec un morceau de plomb ; celui-ci sera retiré lorsqu'on servira le breuvage au malade. Il faudrait mentionner aussi les sternutatoires, ou « er-rhins », tels que la poudre de pyrèthre, qui « exprime copieusement la pituite qui est autour du palais, voire même celle du cerveau » (Jean de Renou) ; l'iris de Florence ; l'hellébore blanc, qui est le *Veratrum album* des botanistes actuels.

Nous bornerons là cette liste qu'il serait fastidieux d'étendre encore, et qui donne une idée de la variété des anti-épileptiques végétaux.

*Remèdes d'origine animale.* — Nous étudierons d'abord les remèdes tirés de l'homme, puis ceux tirés des différents animaux. Comme dans le chapitre précédent, nous essaierons simplement de dégager ce qu'il y a de plus typique dans le fouillis des vieilles recettes.

1° *Remèdes tirés de l'homme.* — Le choix de ces remèdes semble avoir été guidé en général par des idées métaphysiques plus ou moins obscures sur la vie et la mort, mais parfois aussi par des concep-

tions où l'on croit trouver une très vague prescience des notions actuelles sur l'opothérapie et sur l'immunité.

Le sang humain a été employé dès l'antiquité. Celse en fait mention, Pline également : « On a reconnu comme le plus puissant des remèdes de boire le sang encore chaud, encore animé et de puiser avec lui la vie elle-même jusqu'au fond des blessures. » (Pline, livre XXVIII, § II, collect. Pancoucke). Quelques lignes plus haut, le même auteur écrit : « On a bu, pour guérir l'épilepsie, du sang de gladiateur, breuvage vivant. » Aussi, à Rome, lorsque les jeux du cirque étaient terminés, voyait-on les épileptiques envahir l'arène. D'ailleurs, cet usage du sang des exécutés persistait encore à une époque toute récente et il est bien probable qu'il a encore ses partisans. Andersén, l'auteur de contes bien connus, racontant une exécution à laquelle il assista, en 1823, près du bourg danois de Skelsköv, écrit :

« J'ai vu un pauvre malade auquel des parents superstitieux ont fait boire une pleine coupe du sang de l'exécuté, afin de le guérir de l'épilepsie ; ils sont partis ensuite avec lui dans une course folle, jusqu'à ce qu'il s'abattit. »

L'usage voulait en effet qu'après avoir absorbé le remède, le malade courût aussi longtemps qu'il le pouvait. Carl Lehmann, relatant une exécution qui eut lieu à Zwickau, le 15 décembre 1823, déclare qu'il a vu des personnes boire tout un pot de sang de l'exécuté et comment on donnait des coups de fouet à ces personnes, pour la plupart des enfants, afin de

les faire détalier à travers champs (Chronik des freien Bergstadt Schneeberg ; Schneeberg, 1840, p. 299). De même, le *National* du 2 mai 1845, racontant l'exécution, à Stockholm, d'un condamné à mort, notait comme particularité du supplice, qu'une vieille femme, atteinte d'épilepsie, se tenait au pied de l'échafaud, prête, au moment même où la tête serait séparée du tronc, à plonger dans le sang encore fumant un morceau de pain qu'elle destinait à sa guérison (Cabanès ; Indiscrétions de l'Histoire, 6<sup>e</sup> série, page 11, en note).

Cependant, il était assez aléatoire, même en un temps où la justice n'était pas tendre, de ne compter que sur les exécutions capitales pour se procurer un remède aussi précieux. Aussi recourait-on d'ordinaire à la saignée. Celle-ci se pratiquait parfois sur l'épileptique lui-même, réalisant ainsi une sorte d'autosérothérapie avant la lettre :

« Plusieurs recommandent comme un remède excellent le sang d'un homme sain et décollé, pris intérieurement, et en notre pays on regarde comme un secret contre l'épilepsie le sang même de celui qui en est attaqué. On lui tire un peu de sang du bras pendant le paroxysme, qu'on lui donne à boire dans un œuf à la coque. Et cette expérience a délivré plusieurs épileptiques tant à la ville qu'aux champs, et les a préservés de l'épilepsie pour toujours. » (Le Trésor de la Pratique de la Médecine, par Thomas Burnet, Ecossais, médecin ordinaire du roi de la Grande-Bretagne ; traduit du latin en français et édité à Lyon, chez Hilaire Baristel, en 1691).

Plus souvent, la saignée se faisait sur une personne saine. Il fallait, d'après les auteurs, faire de préférence l'opération au mois de mai et choisir de jeunes hommes bien sains et dont les cheveux ne fussent pas roux. Louis XI usa largement de ce remède, « car véhémentement esperoyt acquérir la santé par le sang humain qu'il beut et huma de quelques enfants. » (Robert Gaguin). C'était là, vraisemblablement, l'une des « terribles et merveilleuses médecines » dont le peuple chuchotait tout bas et qui faisait accuser le roi malade de faire tuer de petits enfants pour se baigner dans leur sang. Actuellement encore, en Poméranie, on conseille, dans l'épilepsie infantile, « que le père donne à l'enfant trois gouttes de sang de la première phalange de son annulaire. »

Mais ce n'était pas seulement le sang que l'homme pouvait fournir à la thérapeutique anti-épileptique ; car les médecins, d'après Montaigne, « ne craignirent pas de se servir de notre charogne à toute sorte d'usage pour notre santé, pour l'appliquer au dedans ou au dehors » (Essais, liv. I, chap. XXX). On faisait encore un emploi considérable des ossements et spécialement du crâne humains.

« Les droguistes d'Angleterre, surtout ceux de Londres, vendent des têtes de mort sur lesquelles il y a une petite mousse verdâtre, à qui on a donné le nom d'usnée, à cause qu'elle a assez de ressemblance à l'usnée ou mousse qui vient sur les chesnes. Mais le crâne des criminels nouvellement pendus, dépouillé de sa pennicule charnue, vidé de sa cervelle et de

tout ce qu'il contient, bien lavé et séché, vaut infiniment mieux : c'est celui que les droguistes vendent sous le nom de crâne humain. » (Pomet, Histoire générale des Drogues ; Paris, 1694).

Pour présenter toutes ses propriétés curatives, le crâne devait en effet provenir d'un homme mort de mort violente et qui n'eût jamais été enterré ; il conservait ainsi tous ses esprits qui, dans d'autres cas, eussent été épuisés, soit par la maladie, soit par la terre. C'est dans un but analogue que Nicolas Lémery condamnait les préparations qui comportaient la calcination du crâne, une telle opération dissipant complètement le sel volatil en qui réside toute la vertu du médicament. Il fallait simplement le râper, et employer le produit ainsi obtenu, qui figurait dans les Codex sous le nom de « râpüre de test ». D'ailleurs, dans la pensée de beaucoup d'auteurs, le crâne ne devait ses propriétés anti-épileptiques qu'à ses rapports intimes avec le cerveau ; ce point est exposé avec une très grande netteté dans le passage suivant de Van Helmont (*Opera omnia* ; Lyon, 1655) :

« *Saltem os capitis valet ad epilepsiam : non item ossa reliqua : tum demum, cerebrum totum in cranio consumitur et liquescit, cujus liquoris (visceris inquam) irrotatione continua vires cranium acquirunt alias, quas aliis abesse ossibus animadvertimus.* »

Il est juste d'ajouter que, malgré cette façon de voir qui refuse toute valeur aux os autres que le crâne, beaucoup les ont employés avec conviction : la poudre d'ossements humains se prend encore dans les Vosges, à la dose d'une pincée dans un verre de

vin claret, et passe pour le remède par excellence contre le haut mal ; et dans la région de Vintimille, on recommande chaudement la tisane d'os de cimetière. Mais il est certain que la vogue du « test humain » était de beaucoup prépondérante ; on le retrouve dans tous les auteurs avec parfois quelques variantes ou quelques adjonctions ingénieuses : certains se contentaient de boire de l'eau de fontaine dans un crâne réunissant les conditions requises ; c'est ce mode d'emploi qui est indiqué dans Pline. L'opération se faisait en général à minuit, heure propice aux cures merveilleuses ; souvent même il fallait que le malade déterrât en personne, et toujours au milieu de la nuit, le crâne qui devait servir au traitement. D'autres reconnaissaient des vertus spécialement efficaces à un petit os surnuméraire de forme triangulaire, qu'on trouve chez certains sujets au niveau de la suture lambdoïde (Sennert). Enfin, on employait seulement parfois l'usnée, dont il est question dans le passage de Pomet, cité précédemment.

Cet usage du crâne humain est loin d'avoir disparu à l'époque actuelle. Nous le trouvons signalé en Ecosse où, suivant un rite qui se rencontre fréquemment en médecine populaire, on emploie des os masculins pour obtenir la guérison d'une femme, et réciproquement. Dans le Bourbonnais, on a recours à la formule suivante : broyer le crâne d'un mort ; y ajouter de l'eau de mélisse et du genêt ; pendant neuf jours, le malade s'abstiendra de manger du lard, du bœuf ou des harengs ; prendre ce

breuvage en se signant trois fois auparavant, huit jours avant que la lune tourne et huit jours après qu'elle a tourné. Gélineau a vu deux épileptiques qui, sur les conseils de quelque sorcier du pays, ont bu, pendant plusieurs jours consécutifs, un bouillon peu ragoûtant de cervelle et de crâne humains (Gélineau, *Traité des Epilepsies* ; Paris, 1901). — On peut rapprocher de ces faits la coutume des paysans roumains qui, lorsqu'ils déterrent leurs morts, tous les sept ans, prélèvent trois dents du côté droit : ces dents, calcinées et réduites en poudre, constituent un excellent remède de l'épilepsie, à condition que le malade et celui qui lui administre la drogue ignorent le nom du mort qui l'a fournie.

L'utilisation des cadavres se retrouve dans une autre médication très particulière, dont faisaient les frais les momies des tombeaux égyptiens. D'après le *Dictionnaire Botanique et Pharmaceutique* publié à Paris en 1768, « il faut choisir la mumie nette, belle, noire, d'une odeur assez forte et qui n'est pas désagréable. » On en tirait diverses préparations, liquides ou solides, qui trouvaient leurs indications dans l'épilepsie. On se demande curieusement ce qui a pu conduire nos pères à l'emploi d'un tel remède ; il semble bien que dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, l'atmosphère de mystère et d'inconnu qui entoure la mort ait joué un grand rôle. Il est intéressant peut-être, à ce point de vue, d'établir un rapprochement entre ces médications et le fait suivant qui est rapporté par Victor Hugo : celui-ci visitant, en 1855, la prison de Guernesey, apprit qu'au mo-

ment de l'exécution d'un condamné nommé Tapner, « des épileptiques vinrent : on ne put les empêcher de saisir la main convulsive du pendu et de la promener sur leur visage. » (Victor Hugo ; Choses vues). On sait d'ailleurs que les pendus ont toujours joué un rôle considérable dans les superstitions populaires.

Il faut encore mentionner, parmi les remèdes d'origine humaine, les préparations d'arrière-faix, surtout prônées par Hofmann. En notre époque d'opothérapie, nous aurions mauvaise grâce à nous moquer trop haut de cette médication ; il faut convenir cependant que certaines des conditions qu'elle devait réaliser sont assez fantaisistes : c'est ainsi qu'il fallait préférer « celui qui vient à la naissance d'un garçon à celui d'une fille. On doit le choisir nouvellement sorti d'une femme saine et vigoureuse, entier et beau. » (Lèmery). Il était également conseillé de s'adresser à une secundipare. Le placenta ainsi recueilli était séché et réduit en poudre, dont on prenait de un à deux scrupules (ce dernier valant environ un gramme).

Il n'est pas jusqu'aux diverses excréments de l'homme auxquelles on ne se soit adressé, dans l'espoir de découvrir la panacée idéale. On administrait ainsi l'esprit d'urine, « extrait de l'urine de jeunes gens qui boivent du vin » ; Mme de Sévigné employait ce remède contre ses vapeurs. D'autres vantaient l'excrément humain, qu'ils réduisaient en poudre et faisaient ingérer sous le nom pompeux

de « oletum vel stercus humanum », dans le but, vraisemblablement, d'éviter d'avoir à fournir au malade des explications superflues sur la nature réelle du produit qu'on lui présentait

2° *Remèdes tirés des animaux.* — Comme celui de l'homme, le sang des animaux fut utilisé dans le traitement de l'épilepsie. Pline nous apprend par exemple qu'on faisait un magnifique éloge du sang de mouton. Une honorable matrone, citée par Scribonius Largus, employait un remède composé de la manière suivante : sciure d'ivoire, miel attique, sang de tortue et de palombe, mâles s'il s'agit d'un garçon, femelles s'il s'agit d'une fille, et qui n'aient jamais été domestiquées. Ce remède sera pris trente jours de suite pendant le décours de la lune, par doses progressivement croissantes et décroissantes. En outre, on portera au bras des broches d'ivoire. — Au XVI<sup>e</sup> siècle, on croyait que le sang d'un matou, tiré d'une veine de dessous la queue, et bu à la quantité de trois gouttes chaudes, dans de l'eau de tilleul, guérit entièrement le mal caduc. — Enfin, aujourd'hui encore, on se sert dans le même but du sang d'anguille, qui occupe, d'ailleurs une place d'honneur dans toute officine de magie.

Nos ancêtres, qui avaient parfois de l'imagination, avaient fait de très curieuses observations, rapportées par de nombreux auteurs, sur les faits et gestes de l'élan. Voici, par exemple, ce qu'écrit Pomét dans son Dictionnaire des Drogues, déjà cité :

« L'élan ne vit que dans les lieux inhabités, parce qu'il est extrêmement sujet à tomber du haut mal. Et aussitôt qu'il en est attaqué, il ne manque pas de se mettre le pied gauche dans son oreille gauche pour se guérir de cette maladie ; ce qui a donné sujet de croire que l'ongle ou la corne du pied gauche de cet animal estoit un remède spécifique pour se garantir de l'épilepsie, que nous appelons ordinairement mal de saint ou de Saint-Jean ».

L'édition que nous avons consultée (Paris, in-folio, 1694) porte en outre une gravure représentant un élan couché, avec cette légende : « Eland tombé du haut mal estant poursuivi par des chasseurs ». Malheureusement, le dessinateur ne nous montre pas l'animal usant du remède si obligeamment mis à sa disposition par la nature.

La vogue de l'ongle d'élan fut extrême. Les ouvrages de matière médicale recommandaient de le choisir « pesant, compact, uni, luisant, noir », et on en composait de nombreuses préparations. Plus souvent, peut-être, on en faisait des anneaux qu'il suffisait de porter à l'annulaire pour être préservé à coup sûr de l'épilepsie. Certains même affirmaient avoir fait revenir plusieurs malades tombés du mal caduc, pour leur avoir gratté le dedans de l'oreille avec un morceau de pied d'élan.

Ce remède si vanté avait pourtant un sérieux inconvénient : il était très rare. Aussi employait-on en général un succédané beaucoup plus humble, le sabot d'âne, déjà mentionné par Pline. Il était justiciable des mêmes usages que l'ongle d'élan.

Elie, qui écrivait au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., rapporte que les souverains de l'Inde faisaient des tasses à boire avec la corne de l'âne indien, dans l'idée que c'était un préservatif contre les poisons, les convulsions et l'épilepsie. Actuellement on porte encore des anneaux de cette nature dans les Vosges et en Angleterre : Jones, cité par Black (*Folk medicine*), mentionne qu'il en existe plusieurs dans la collection Waterton.

Dans le même ordre d'idées, il faut citer encore la corne de cerf, de bœuf, de rhinocéros, les lichens ou callosités des jambes des chevaux, macérés dans du vinaigre, préconisés par Plinie, Galien, Dioscoride, etc...

On reconnaissait également des vertus curatives au foie de différents animaux. « Le foie de l'âne rôti, disait Dioscoride, est bon pour les épileptiques, mais les malades doivent en manger à jeun ». Galien recommandait le foie de chèvre ou de bouc ; d'autres, celui du loup, de la belette, etc... ou bien c'était la bile qu'on servait aux malades : fiel d'ours, fiel de tortue, fiel d'un petit chien qui tette. Plinie raconte qu'on donnait le suif de chèvre cuit dans la vésicule biliaire de cet animal, avec un poids égal de fiel de taureau ; il fallait que la vésicule n'eût pas touché terre, et on devait boire cette mixture dans de l'eau, debout (liv. XXVIII, chap. LXIII).

Nos pères avaient été très intrigués par les calculs biliaires qu'ils rencontraient fréquemment chez les grands animaux, et ils n'avaient pas manqué de

les doter d'une foule de propriétés extraordinaires. Aussi les trouvons-nous préconisés contre l'épilepsie. Matthiolus de Sienne décrit la pierre de bœuf, « jaune de couleur, souvent grosse comme un œuf, et fort aisée à rompre et à émietter... » Broyée à la grosseur d'une lentille, elle est « fort bonne à ceux qui tombent du haut mal ». Même opinion dans Nicolas Lèmery, qui désigne ces calculs sous le nom de « Bezoar bovis ». Ceci nous permet de rapporter à une origine analogue les fameux bezoars des anciennes Pharmacopées : on désignait ainsi des pierres que l'on trouvait dans le ventre de certains animaux exotiques. On utilisait quatre espèces : 1° Lapis bezoar orientalis, extraite du Capricerva, sorte de chèvre sauvage des Indes Orientales, qui tenait à la fois de la chèvre et du cerf ; 2° Lapis bezoar occidentalis, extraite d'une espèce de chèvre sauvage du Pérou ; 3° Bezoar porci, ou pierre de porc, trouvée dans le fiel du sanglier des Indes et du porc-épic de Malacca ; très rare d'ailleurs, puisque « on le vend en Hollande jusqu'à quatre cents livres et plus » ; 4° Bezoar simiæ, bezoar de singe, extrait du fiel d'une espèce de singe de l'île de Macassar, en Amérique, également très rare et très cher. La première espèce surtout était réputée comme un bon remède de l'épilepsie. (Nicolas Lèmery, Dictionnaire Universel des Drogues simples, Paris, 1760).

Nous avons vu la part qui, d'après certains auteurs, reviendrait à la substance cérébrale dans les

effets curatifs des préparations de crâne humain. C'est la même idée, vraisemblablement, qui a fait donner aux épileptiques la cervelle de certains animaux. Pline cite l'emploi de la cervelle d'âne, exposée auparavant à la fumée dans des feuilles, et prise à la dose d'une demi-once par jour, dans de l'eau miellée. Dans Arétée, on trouve une notion très confuse, mais très curieuse, d'immunisation : il conseille en effet la cervelle de vautour, parce que cet animal est très sujet à l'épilepsie et que, ce mal ayant pour siège la cervelle, le malade peut modifier la sienne en mangeant celle d'un animal atteint du même mal. On donnait aussi la cervelle de caille, de corbeau, de belette, etc...

Signalons que, dans certains pays saxons, on donne encore aujourd'hui aux enfants épileptiques, immédiatement avant qu'ils prennent leur lait, la cervelle d'une chèvre de montagne, passée à travers un anneau d'or.

Nous retrouverions ici l'emploi des différentes excréments : urine de sanglier ; urine de cheval mélangée avec de l'eau ferrée prise chez les serruriers, qui servait également à guérir la folie (Pline) ; excréments de lion ; fiente de cigogne, et surtout fiente de paon, qu'il fallait recueillir de préférence de mai à septembre et dont on prenait vingt grammes le matin, en infusion dans du vin blanc.

Mentionnons encore les testicules de porc, d'âne, de béliet, de sanglier ; et le caillé de lièvre, « matière caséuse qu'on trouve adhérente au fond de

l'estomac chez le levreau ». Sennert cite le produit, séché et pulvérisé, du premier vomissement du poulain, aussitôt après sa naissance. On employait le castoreum, le lait de jument ou d'ânesse, l'ivoire dont l'usage se retrouve en Chine ; on faisait, au moment de la crise, des onctions avec de la moelle osseuse extraite du chameau, etc...

Dans tous les exemples qui précèdent, la spécificité thérapeutique appartient surtout à tel ou tel tissu ou organe particulier, le choix de l'animal n'ayant souvent qu'une importance secondaire. D'autres fois, en revanche, c'est à l'espèce animale elle-même qu'on reconnaissait cette spécificité.

Dans cette dernière catégorie, rentre l'hirondelle, dont les vertus étaient déjà vantées par Pline et avec laquelle Lèmery préparait son eau d'hirondelles, où figuraient aussi la poudre de crâne humain et le gui de chêne. Mais on employait surtout les petites pierres qu'on trouverait parfois dans le nid de cet oiseau. On faisait d'ailleurs sur ces pierres les contes les plus extravagants : selon les uns, on les trouvait dans le ventre des petits d'hirondelle :

« Vous prenez deux petits d'hirondelle qui n'ont pas encore quitté leur nid, et vous leur ouvrez le corps au moment où la lune se lève. Ils ont dans l'estomac deux petites pierres, l'une bigarrée, l'autre d'une seule couleur. Vous enfermez ces deux pierres, en ayant bien soin de ne pas leur laisser toucher le sol, dans deux sacs faits de cuir de vache

ou de peau de cerf, et vous attachez ces deux sacs aux bras ou au cou du malade. Sa guérison est certaine : il ne tombera plus du haut mal ». (Dioscoride ; Matière médicale).

En Normandie, on raconte encore que, si l'on crève les yeux aux petits d'une hirondelle, elle va chercher sur le bord de la mer une petite pierre avec laquelle elle leur rend la vue. Celui qui est assez heureux pour la trouver dans le nid possède un remède miraculeux. L'usage des pierres d'hirondelle existe aussi chez les Juifs Ottomans.

La pie est recommandée par Brescon, médecin des Landes, qui employait le mode suivant d'application :

« Je fais appliquer sur le crâne une pie après lui avoir fait couper le col et les cuisses et fendre par le milieu. La tête doit être bien rasée, pour que cette pie, qui doit rester 24 heures, puisse mieux produire son effet. Ce remède compose en partie le secret anti-épileptique inventé par le sieur Férante, médecin empirique italien ; le nommé Berge, fils cadet, marchand de Mézin, en a été guéri ; aussi bien que le neveu du prieur Lannes, ordre de Prémontré, qui est celui qui m'a communiqué le remède de ce charlatan. Le restant n'est que du mercure de vie, de l'antimoine diaphorétique, avec une saignée du pied. Je n'exalterai pas les vertus ni les succès de cette pie, car je ne l'ai appliquée qu'en faisant prendre en même temps mes remèdes ordinaires auxquels j'attribue la gloire de la réussite ».

La pie grillée et réduite en poudre était l'un des remèdes que l'on administrait à Pierre le Grand, et Lèmery nous donne encore la formule d'une eau de pies où il fait entrer, en outre, de l'excrément blanc d'un paon mâle et du gui de chêne. Iolas, compagnon d'Hercule, faisait respirer l'odeur d'une caille au héros, lors de ses crises comitiales. Pline recommande la chair du vautour, après qu'il s'est rassasié de cadavres humains. Sennert conseille d'appliquer sur l'ombilic une tourterelle femelle plumée.

La taupe grillée a été lancée il y a à peine un siècle par M. Hentsch, banquier à Genève ; il fallait en prendre chaque matin, deux heures avant le déjeuner, à la dose d'un dé à coudre proportionné au doigt du malade. C'est elle qui constituait le « remède de Neufchâtel ». Herpin, dans son livre du pronostic et du traitement curatif de l'épilepsie (Paris, 1852), dit l'avoir essayée sans résultat.

Arétée a recommandé la chair de la chatte, et on croit encore en Irlande qu'un chat noir peut guérir du haut mal. Dioscoride recommandait, lui, de porter sur soi un morceau de peau arraché au front d'un âne. En Allemagne, on croyait à la vertu de la peau du loup, comme en témoigne cette phrase de Grimm : « *Anderwärts, wird angerathen gegen die Epilepsie sich mit einer Wolfhaut zu gürten.* » (Deutsche Mythologie) ; dans la Côte-d'Or, on emploie encore le bouillon de tête de loup, additionné d'une pincée de poudre de crâne humain. Gélineau a vu quelques malades du Nord de la France et de la

Belgique qui avaient essayé une poudre qu'on vendait secrètement dans le Brabant et qu'ils soupçonnaient être composée de sang ou de cœur de lièvre desséchés. Citons encore la belette, l'hermine, etc...

Les mérites de la grenouille ont eu la bonne fortune d'être chantés par Ronsard, ce qui suffirait à les sauver de l'oubli :

Tu vas trop plus en médecine  
Qu'herbe, qu'onguent ou que racine ;  
Et ton fiel en quelque saison  
Donne au malade guarison.  
Tu vas contre le mal d'Hercule,  
Ton gésier les venins recule  
De ceux qu'empoisonner on veut.

RONSARD, *Œuvres*, t. VI, p. 317.

Sennert conseille d'ouvrir quarante grenouilles aux mois de mai, juin ou juillet, d'en retirer les foies qu'on fera sécher et pulvérisera, et d'administrer ce remède en six prises égales, à raison de deux par jour, le soleil et la lune étant en conjonction et celle-ci dans le signe de l'Ecrevisse.

Le lézard a connu aussi de nombreux adeptes. Pline recommande déjà la peau du stellion d'outremer et donne des précisions de vieux chasseur sur la façon dont il faut procéder pour le capturer. Le lézard vert, frit et réduit en poudre, s'emploie encore dans le Morvan. Citons encore la peau de ser-

pent, le caméléon, la tortue, les osselets qu'on trouve dans la tête des poissons; etc...

Les pêcheurs de la Haute-Bretagne appellent gui marin une espèce de goémon qui croît sur le dos de certains crabes ; il guérit de l'épilepsie, à condition qu'il soit détaché le jour de Pâques, à trois heures du matin, par une personne ayant la conscience parfaitement nette. Certains disent aussi que cette plante merveilleuse pousse sur la tête du grondin et que la mer la rejette parfois sur le rivage. (P. Sébillot, le Folk-lore des pêcheurs).

Pour terminer, citons la singulière réponse rendue par l'oracle de Delphes à un Athénien venu pour le consulter : la Pythie indiqua comme remède les vers que les chèvres rejetteraient par les narines en éternuant. Il est curieux d'en rapprocher le fait suivant, observé dans l'Inde anglaise : les dromadaires sont atteints par les larves de l'Œstrus camellus, qui dévorent les cavités nasales de ces ruminants ; les indigènes font avec ces larves, desséchées et pulvérisées, trois pilules, lesquelles constitueraient un remède efficace de l'épilepsie. (Chronique Médicale, 1910, page 116). Et Pline ne nous dit-il pas : « On a même fait prendre en breuvage vingt-et-une mouche rousses trouvées mortes ; on en donne moins à des individus faibles ». Il fallait évidemment une certaine force d'âme pour absorber ce remède.

Nous ne voulons pas étendre encore cette liste déjà trop longue, et qui donne, nous semble-t-il une

riche idée des ressources de l'imagination humaine. Si, d'ailleurs, ces différents agents thérapeutiques étaient parfois employés isolément, le plus souvent on les associait dans des préparations d'une invraisemblable complexité. Nous en citerons quelques-unes à titre d'indication :

*Pulvis antiepilepticus insignis* (Lèmery). — Crâne humain ; foie et cœur de vipère ; ongle d'élan ; guy de chêne ; racine de pivoine, de valériane et de contrayerva ; succin blanc ; arrière-faix purgé et séché d'une femme secundipare de tempérament sanguin ; os du cœur de cerf ; fiente de paon séchée ; oinnabre d'antimoine ; sel volatil de corne de cerf. — « Cette description ne contient rien d'inutile, tous les ingrédients qui y entrent sont essentiels. »

*Elyxir antiepilecticum Cratonis*. — Faire calciner ensemble 18 à 20 petites corneilles tirées de leur nid, 3 ou 4 tourterelles et du crâne humain ; ajouter ensuite fiente de lion, vin de malvoisie et sucre candi. — En donnant cette formule, Lèmery critique, pour les raisons que nous avons déjà dites à propos du crâne humain, la calcination d'une partie des composants de cet élixir.

*Pulvis ad comitialem affectum*, vulgo de gutteta. — Racine de pivoine mâle, guy de chêne, crâne humain n'ayant jamais été inhumé, ongle d'élan, graines d'ocymus et de pivoine, fleurs de bétoine et de tilleul, poudre de diambre sans musc, sucre rosat, feuilles d'or. — « Elle a été inventée pour remédier à l'épilepsie des enfants ; on s'en sert aussi pour les personnes âgées... à la dose depuis un demi-

scrupule jusqu'à un demi-dragme, dans de l'eau de bétouine ou de menthe... Gutteta est un mot tiré du patois Languedocien, qui signifie épileptie... On ne savait point qui est l'auteur de cette poudre, mais apparemment c'étoit un médecin languedocien ; quoi qu'il en soit, elle est fort en usage en Languedoc, en Provence et en Dauphiné ». (Lèmery, Pharmacopée Universelle ; Paris, 1717).

---



## Thérapeutique chirurgicale

---

L'étude de la thérapeutique chirurgicale empirique de l'épilepsie nous ramène à la théorie humorale de cette maladie. Ici encore, le but a été essentiellement de purger l'organisme des humeurs peccantes dont l'accumulation déterminerait les manifestations paroxystiques du mal caduc. Deux ordres de méthodes ont été mis en œuvre dans cette intention : la révulsion et la dérivation, d'une part, la trépanation, de l'autre.

*Révulsion et dérivation.* — L'origine de ces méthodes résiderait dans une remarque d'Hippocrate, d'après laquelle les ulcères des oreilles ou de la tête préserveraient de l'épilepsie. Pour obtenir artificiellement un résultat analogue. Arétée de Cappadoce employa le cautère ; Celse conseilla de même de faire à la nuque et plus bas, à l'endroit où la première vertèbre du col s'unit avec les os de la tête, deux brûlures avec un fer ardent, pour donner une issue à l'humeur pernicieuse qui occasionne la maladie. Avicenne estimait la cautérisation parce qu'elle réchauffe le cerveau : « Et cauterium super

ipsum calefaciendo cerebrum ». On trouve d'ailleurs dans le livre I de la Chirurgie d'Albucasis la technique très détaillée de cette intervention. A Florence et à Padoue, où la maladie sacrée était fort commune, les mères avaient des boutons de fer qu'elles faisaient rougir et appliquaient au sommet de la tête de leurs enfants. Les Chinois employaient l'acupuncture sur le crâne, à la naissance des sourcils, à la nuque, dans la paume de la main, suivant le point de départ du mal.

Les scarifications sur le crâne se partageaient avec le cautère les préférences des médecins, sinon celles des malades. Louis XI, qui expérimenta presque toute la thérapeutique anti-épileptique de son époque, subit les deux méthodes. Lazare Rivière prône vivement le séton :

« Mais le séton attire beaucoup plus efficacement les humeurs du cerveau et Fabrice de Hilden rapporte qu'il a guéri un gentilhomme tourmenté tous les jours de l'épilepsie et auquel tous les autres remèdes avaient été inutiles, et une fille de 18 ans, épileptique dès son enfance, par la seule application du séton ». (Observations de médecine).

Toujours dans le même but, on avait recours encore aux ventouses sèches, aux frictions, aux emplâtres irritants à base de racine d'iris de Florence, hermodactyle et graine de moutarde, et surtout à la saignée. La valeur de cette dernière méthode, admise par toute l'antiquité, a été confirmée par Lazare Rivière :

« Une fille, âgée de douze ans, était souvent atta-

quée de l'épilepsie ; elle avait pris longtemps plusieurs remèdes pour en guérir, mais inutilement ; or, étant saisie d'une pleurésie, elle fut saignée plusieurs fois, et depuis ce temps-là, elle ne fut plus atteinte d'épilepsie. L'on peut par là inférer que la saignée est beaucoup profitable à l'épilepsie ». (Loc. cit.).

Aujourd'hui encore, dans le comté d'Aberdeen, en Angleterre, on tire le sang de la main gauche, lors d'une première attaque d'épilepsie.

*Trépanation.* — Depuis l'époque préhistorique où elle était destinée à livrer passage à des démons jusqu'à la trépanation décompressive actuelle, en passant par le rôle d'évacuation des humeurs malignes que lui faisait jouer l'ancienne médecine, la pratique de la trépanation dans l'épilepsie nous donne assez bien une illustration de la loi des trois états d'Auguste Comte.

Il y a longtemps que Broca a signalé sur des crânes de l'époque néolithique des traces non douteuses de trépanation, et Nicolay écrit dans son *Histoire des Croyances* : « Ces ouvertures pratiquées sur le crâne étaient considérées comme les issues par lesquelles les génies malfaisants s'échappaient. Aussi, les rondelles crâniennes enlevées par la tarière servaient-elles de sortes d'amulettes ». Il est très vraisemblable de penser que l'épilepsie a été traitée par cette méthode dès cette époque reculée. Dans tous les cas, la trépanation a été employée par toute l'antiquité : Arétée, Avicenne la préconisent contre le

mal sacré et Albucasis en donne la technique. Plus près de nous, voici ce qu'en écrit Lazare Rivière :

« L'extrême et dernier remède sera d'appliquer le trespan sur le sinciput, en évitant les sutures, pour que ce vent ou vapeur maligne puisse en sortir comme par un soupirail et ouverture : des épilepsies désespérées ont été quelquefois guéries par ce remède ». (La Pratique de la Médecine avec la Théorie).

Nous ne citerons que pour mémoire d'autres opérations, rarement pratiquées : castration, ovariectomie, etc..

Quant aux tentatives chirurgicales modernes, telles que la sympathiectomie cervicale pratiquée par Jaboulay, elles partent de données scientifiques précises, — l'influence du grand sympathique sur la circulation cérébrale dans le cas particulier, — et elles ne sauraient de ce fait rentrer dans le cadre de notre étude.

---

## Thérapeutique psychique

---

Le mode essentiel de cette thérapeutique, celui qui est d'ailleurs à la base de la plupart des médications précédemment étudiées, c'est la suggestion. Inutile de dire que cette suggestion n'a jamais revêtu, comme à une époque récente, les dehors d'une méthode scientifique et consciente d'elle-même : elle s'est manifestée en réalité par des pratiques plus ou moins étranges dont le résultat commun était de frapper l'esprit des malades, tendu à l'avance vers l'idée de la guérison.

Il existe cependant des influences psychiques autres que la suggestion, et l'on en peut trouver quelques exemples : c'est ainsi qu'un page de Pierre le Grand dissipait les accès de son maître en lui amenant l'impératrice Catherine ou toute autre jeune femme qu'il trouvait. « Était-ce l'aspect subit d'une jeune et jolie personne, le son enchanteur de sa voix, l'agrément de sa conversation ? Les convulsions cessaient presque aussitôt. » (Cabanès, *les Fous couronnés*).

L'influence de la musique est particulièrement

instructive à cet égard. Si les médecins de Louis XI appréciaient surtout en elle un bruit destiné à empêcher leur royal malade de succomber au sommeil, beaucoup lui ont reconnu un rôle plus directement efficace. Et, d'ailleurs, l'Écriture Sainte ne dit-elle pas déjà, au Livre des Rois : « Toutes les fois que l'esprit malin s'emparait de Saül, David prenait sa harpe, en jouait quelques airs et aussitôt Saül était guéri, car alors l'esprit malin s'éloignait de lui ».

Chomet, après Roger, cite l'observation, due à Quarin, d'une jeune fille dont les crises avortaient régulièrement sous l'influence de la musique : le fait avait été remarqué une fois, par hasard, et depuis on avait continué à employer ce moyen. D'ailleurs, Roger écrit dans son *Traité des effets de la musique sur le corps humain* (traduction Etienne Sainte-Marie, Paris et Lyon, 1803) :

« La distribution inégale et irrégulière du fluide nerveux produit les spasmes. Or la musique, comme nous l'avons déjà expliqué, imprime à ce fluide un cours plus égal ; elle sera donc utile dans les maladies spasmodiques... elle le sera aussi dans l'épilepsie. »

Mais il convenait de choisir et de doser soigneusement le remède ; sinon l'on risquait d'aller tout à l'encontre du but cherché. Les chroniqueurs du règne de Louis XI spécifient bien que l'on fit venir à la cour des joueurs de « bas et doulx » instruments ; et il semble que, d'une manière générale, on ait surtout employé le mode mineur, dont l'influence dépressive est bien connue. Au contraire, les musiques

éclatantes, à grand fracas, les rythmes entraînants et guerriers paraissaient plutôt de nature à réveiller les paroxysmes. Ferrari da Grado raconte même que son fils Jean-Mathieu aurait été atteint d'une attaque mortelle d'épilepsie en entendant tout à coup des éclats de trompettes, un jour qu'il y avait une cérémonie de doctorat. Le cas suivant, observé à Lyon et rapporté par le traducteur de l'ouvrage précité de Roger, semble pourtant plaider en faveur des grandes intensités en matière de musicothérapie :

« Un jeune homme de cette ville, âgé de seize ans, éprouvait, depuis l'âge de huit ans, de fréquents accès d'épilepsie. Passant un jour devant l'église de St-Jean, il lui prit fantaisie de monter au clocher. On vint à sonner la grosse cloche et, par une singulière curiosité, ce jeune homme se glissa dessous et y resta couché pendant tout le temps qu'on sonna, c'est-à-dire pendant plus d'une demi-heure. Lorsqu'il se releva, il était tout étourdi et n'entendait presque rien. Il demeura plusieurs jours dans cet état, et son épilepsie ne reparut plus jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans qu'il mourut. »

Peut-on, enfin, rapporter à une influence psychique certaines autres actions curatives, telles que celle relatée par Kossakowski (Essai de Médecine pratique) : « L'accès de haut mal cesse dès qu'on couvre la tête de l'épileptique d'un mouchoir de soie noire » ? La chose nous semble possible.

Les pratiques qui ont directement pour base la suggestion peuvent être groupées sous deux chefs : la

première catégorie, nettement délimitée, renferme tout ce qui a trait aux thaumaturges et aux saints guérisseurs ; dans la seconde, beaucoup plus artificielle, nous ferons rentrer les diverses pratiques de superstition et de sorcellerie.

### **Les Thaumaturges et les Saints guérisseurs**

*Les Thaumaturges.* — Les guérisons d'épileptiques sont fréquentes dans la vie de Jésus. En voici un exemple, tiré de l'Evangile selon Saint-Mathieu :

« Il vint à lui un homme qui se jeta à genoux devant lui et dit : Seigneur, aie pitié de mon fils, car il est lunatique et fort tourmenté, et il tombe souvent dans le feu et souvent dans l'eau. Et Jésus admonesta sévèrement le démon, qui sortit de cet enfant. »

Le toucher royal agissait par une véritable délégation du pouvoir divin. Les rois de France, quoique guérissant surtout les écrouelles, délivraient à l'occasion des épileptiques. Les rois d'Angleterre bénissaient des anneaux d'or et d'argent qui préservaient de la crampe et du mal caduc, et qu'on envoyait dans toute l'Europe comme des talismans infailibles. La cérémonie de la bénédiction et de la distribution des anneaux avait lieu le Vendredi Saint, un peu avant l'adoration de la Croix ; dans l'oraison, le roi demandait à Dieu « ut omnes qui eos gestabunt, nec eos investet vel nervorum contractio, vel comitialis morbi periculum. »

Il faut encore citer le guérisseur Gaisner, né en 1727, à Bratz, sur les confins du Tyrol et de la Souabe. « Epileptique lui-même, il avait, disait-il, une formule dans laquelle il évoquait le malin esprit et l'invitait à susciter un dernier accès après lequel il s'enfuirait pour toujours. Aussi, mis en présence d'un épileptique, cherchait-il à l'impressionner et à le tourmenter jusqu'à ce que l'accès éclatât. Il parcourut ainsi l'Allemagne entière, se vantant de guérir ces malheureux, et, de toutes parts, ceux-ci arrivaient en foule sur son passage. » Toutefois, comme il n'avait sans doute pas une confiance illimitée dans sa méthode, l'astucieux guérisseur soumettait le maintien de la guérison à la bonne conduite du sujet : le moindre péché risquait d'amener le retour victorieux du démon. Avec une telle porte de sortie, les réclamations en cas de rechute étaient vite liquidées (Gélineau, *Les Epileptiques célèbres ; Chronique Médicale*, 1900).

*Les saints guérisseurs.* — Le nombre des saints qui ont été et sont encore invoqués contre l'épilepsie est considérable. Nous nous bornerons à citer les plus importants.

Le culte de Saint Jean-Baptiste est très ancien, et nous avons vu que l'épilepsie porte le nom de mal Saint-Jean dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle ; on considérait que le Précurseur, décapité, comme nul ne l'ignore, par ordre d'Hérode, était devenu, à l'instant précis où sa tête tomba, le patron des épileptiques. Ceux-ci, d'ailleurs, fondaient dès 1451, en Italie, une con-

frérie placée sous ses auspices et lui élevaient une chapelle. Depuis, le culte du Saint s'est manifesté en bien des endroits et de bien des manières. Nombreuses sont les fontaines consacrées où les épileptiques allaient jadis se baigner dans la nuit du 23 au 24 juin. D'autres recueillaient de la rosée le matin de la Saint-Jean et en faisaient, avec de la farine de froment, un gâteau qui guérissait à coup sûr le mal caduc. La cathédrale d'Amiens, qui possède le chef authentique du martyr, était un lieu de pèlerinage particulièrement réputé :

« A la messe dite en l'honneur du saint, les épileptiques se tordent ; mais, après la messe, ils s'en retournent guéris, à la prononciation qu'ils font trois fois de ces mots : Saint Jean-Baptiste. » (Ducange, Dissertation sur le chef de Saint-Jean).

Le même auteur assure qu'en Angleterre, on cherche, la veille de la Saint-Jean, sous la racine de la plante appelée « mugwort » (armoïse), un charbon qui a aussi de grandes vertus contre l'épilepsie. (Saints du calendrier anglican ; série VII, vol. 9 de la *Revue Britannique*). On emploie d'ailleurs dans le même but l'armoïse vulgaire elle-même, appelée herbe de Saint-Jean, ceinture ou couronne de Saint-Jean-Baptiste, etc...

Il n'est pas impossible de retrouver encore aujourd'hui des restes de ce culte. C'est ainsi que, dans les Côtes-du-Nord, les épileptiques se rendent au pardon qui a lieu dans la chapelle Saint-Jean, située sur les bords du barrage d'Allineuc (arrondissement de Loudéac) ; ils y entendent la messe et, au mo-

ment de l'Evangile et de l'élévation, ils poussent, en manière de supplication, de violents hurlements. À Brienne-la-Vieille, dans l'Aube, l'église possède un reliquaire du XIV<sup>e</sup> siècle, provenant de l'abbaye voisine de Bassefontaine ; c'est une statuette de Saint-Jean-Baptiste en cuivre doré, tenant et montrant la relique de son index renfermée dans un loculus de vermeil. De l'abbaye de Bassefontaine, il ne subsiste que des ruines ; mais il existe encore une fontaine dite de Saint-Jean, où les épileptiques vont chercher leur guérison. Enfin, au monastère de La Teppe (Drôme), dont nous avons déjà parlé plus haut, la cure par le Gallium luteum est placée sous les auspices du Saint (Gélineau).

Le culte des Rois Mages remonte également à une époque très lointaine, puisqu'on le trouve déjà mentionné par Bernard de Gordon dans son livre « *Lilium Medicinae* », paru en 1305. Voici la recette que donne cet auteur :

« Dans le moment de l'accès, si quelqu'un pose sa bouche sur l'oreille du patient et qu'il prononce trois fois ces trois vers, il est certain qu'il se lève aussitôt :

Gaspar fert mirrham, thus Melchior,

[Balthasar aurum ;

Haec tria qui secum portabit nomina regum

Solvitur a morbo, Christi pietate, caduco ».

Cette même invocation se trouve dans le rituel de Chartres, en l'an 1500, et, conformément aux instructions qu'elle renferme, on en frappa quantité

de médailles, dont on retrouve encore aujourd'hui des spécimens, en particulier dans le Tarn. De même, il est encore d'usage dans les Vosges, et spécialement à Vecoux (arrondissement de Remiremont), de dire à l'oreille du malade le premier des trois vers consacrés. D'ailleurs, dans la bénédiction de l'or, de l'encens et de la myrrhe, le jour de la fête des Saints Rois Mages, l'oraison demande à ceux-ci de préserver les fidèles de toute attaque diabolique (*Manuale benedictionum selectissimarum*, page 53).

Saint-Mathurin, quoique surtout invoqué contre la folie sous toutes ses formes, a compté une nombreuse clientèle d'épileptique. Né à Larchant, dans le diocèse de Sens, de parents païens, il fut converti par l'évêque Polycarpe, convertit à son tour ses parents et fut ordonné prêtre à l'âge de 20 ans. Sur ces entrefaites, le démon s'empara de la fille de l'empereur Maximien et, à toutes les objurgations, répondit qu'il ne sortirait que quand Mathurin serait venu à Rome pour le chasser. Le saint homme fit donc le voyage, renvoya le démon aux enfers, et mourut à Rome. On rapporta son corps à Larchant, ainsi qu'il se l'était fait jurer lorsqu'on était venu le chercher.

Depuis on vit affluer à Larchant une foule de malades qui venaient demander à Mathurin le soulagement de leurs maux : épileptiques, lunatiques, possédés du diable ; on venait même l'invoquer pour obtenir l'amendement des méchantes femmes, en mémoire de la princesse Maximienne qui avait

eu le diable au corps jusqu'à l'intervention bienfaisante du serviteur de Dieu. Il y eut d'illustres pèlerins, parmi lesquels on retrouve, comme de juste, Louis XI, qui vint à Larchant, en 1467. Le culte du Saint se célébrait le 10 mai, fête de la « Translation de Saint-Mathurin », et surtout le mardi d'après la Saint-Barnabé, aux alentours de la Pentecôte, où avait lieu une grande procession. On y portait en grande pompe la châsse du Saint d'un village à un autre, en chantant les Laudes, Primes, Tierces, Litanies, etc... Cette procession était déjà traditionnelle en 1489 ; mais elle fut supprimée à la longue, à la suite d'abus qui s'y étaient glissés : une année, deux paroisses s'étaient battues à qui passerait la première, si bien qu'une bannière avait été arrachée de son bâton ; c'est à la suite de ces incidents que l'archevêque de Sens interdit formellement le Tour de châsse.

Actuellement, il n'existe pour ainsi dire plus rien à Larchant de la dévotion à Saint-Mathurin. Mais, en revanche, à Moncontour, dans le diocèse de Saint-Brieuc, il y a tous les ans, un très important pèlerinage en son honneur. Ce pardon, le troisième de Bretagne (après ceux de Sainte-Anne-d'Auray et de N.-D. du Bon-Secours de Guingamp) commence le samedi, veille de la Pentecôte et dure quatre jours pleins :

« Il se fait aux flambeaux une grande procession. Le reliquaire d'argent est porté en cadence par deux hommes vêtus d'aubes. Il est entouré de cierges allumés et la procession marche au son du

tambour, contenue par une brigade de gendarmerie. Les paroissiens se battaient autrefois pour avoir l'honneur de porter ce buste... A l'issue de la procession, les pèlerins font le tour de l'autel et celui de l'église. Les plus dévots le font à l'extérieur, à genoux nus, et l'on voit ruisseler le sang ». (E. Thoison, Saint-Mathurin, étude historique et iconographique).

Il est également recommandé de baiser le buste du Saint, et les pèlerins s'acquittent de cette tâche avec un tel zèle, qu'il en sue, disent les Bretons : chaque soir, on est obligé de laver et de savonner la miraculeuse effigie. Les fidèles montent ensuite au clocher, donnent deux ou trois coups de cloche et « s'arrentent » au Saint pour deux, cinq ou dix ans, s'engageant à lui payer pendant ce temps une somme plus ou moins forte. Finalement, le tout se termine par des danses.

Signalons encore le pardon de Quistinic, dans le diocèse de Vannes : il a lieu le deuxième dimanche de mai et réunit, en 1887, environ 8.000 pèlerins. « On vient implorer Saint-Mathurin pour toutes les maladies, mais surtout pour obtenir la guérison du croup, de l'épilepsie... » (Abbé Lamy, curé de Quistinic).

Avec Saint-Willibrord, nous rencontrons le rite vraiment très curieux des processions dansantes. Willibrord, archevêque d'Utrecht au premier siècle, fut inhumé à Echternach, dans le Grand-Duché de Luxembourg, et Dieu permit que son tombeau vit la

guérison de nombreux convulsionnaires, possédés ou épileptiques. En 1374, l'intercession du Saint délivra même la contrée d'une épidémie de danse de Saint-Guy, et c'est pour commémorer cet événement qu'aurait été instituée la procession dansante qui existe encore actuellement. Celle-ci a été magistralement décrite par Charcot dans son livre : les Démoniaques dans l'Art. Elle a lieu le lundi de la Pentecôte, et commence à 7 heures du matin ; le cortège part d'une croix située sur les bords de la Sure, en un point où Saint-Willibrord aimait, dit-on, venir méditer et où il avait planté un tilleul. Derrière le clergé et la bannière à l'effigie du Saint, viennent les danseurs, enfants d'abord, puis les femmes, et enfin les hommes ; ils sont groupés par paroisses, et chacune a sa musique particulière, qui joue sans s'inquiéter des autres. Ce stimulant est d'ailleurs nécessaire, car il y a 1250 mètres à faire à l'allure suivante : trois pas en avant, une légère génuflexion pour rester dans la mesure, puis deux pas en arrière et enfin une pause. Quelques chiffres pour donner une idée de l'importance de ce pèlerinage : en 1883, on compta 68 prêtres, 128 musiciens, 1178 chantres et 9528 pèlerins dansants ; 4789 suivaient en récitant le chapelet. Le roi de Hollande incognito était parmi les spectateurs.

Il existait autrefois une autre procession dansante, celle-ci en l'honneur de Saint-Jean, à Molenbeck, près de Bruxelles. Charcot, puis Cabanès (Remèdes d'autrefois, 2<sup>e</sup> série) signalent, au Ryksmuseum d'Amsterdam, un dessin à la plume, attribué à Pierre

Brenghel le Vieux, et qui représente cette procession. L'image est datée de 1569 et sa légende nous apprend que la cérémonie avait lieu le jour de la Saint-Jean, et que les pèlerins étaient ensuite guéris du mal caduc pour une année entière.

Saint-Millefort est un saint polymorphe, dont le sexe même ne paraît pas établi avec certitude. Si certains invoquent en effet l'évêque Millefort ou Mimfort, Quinefort, Guignefort, etc..., originaire d'Ecosse, d'autres adressent leurs prières à Sainte Milleforte ou Wilgeforte, vierge et martyre, représentée barbue, vêtue d'une longue robe et crucifiée : on l'invoqua surtout à Béthune pour les enfants rachitiques et atteints de convulsions. Quant à Saint Millefort, on le prie dans toute la Picardie pour obtenir spécialement la guérison des enfants épileptiques. A la chapelle de la Bouvaque, les mères, outre les vœux et les prières, déshabillent leurs enfants et les appliquent par trois fois, complètement nus, sur une pierre froide qui se trouve dans le sanctuaire. A Appeville, près de Pont-Audemer (Eure), le support en plâtre de la statue du Saint est creusé de cavités dans lesquelles les enfants introduisent leurs deux poings fermés ; la poussière produite par le frottement est recueillie et mélangée à la nourriture des petits malades.

Il y aurait encore beaucoup à citer : à Bonnet, dans la Meuse, il existe un pèlerinage à Saint-Flo-

rentin ; vers 1840, on voyait encore dans l'église des lits grillés où l'on attachait les épileptiques pendant que le prêtre récitait sur eux les prières. A Plédéliac (arrondissement de Dinan), une ancienne chapelle du XVI<sup>e</sup> siècle est dédiée au Saint-Esprit ; elle est le but d'un pardon annuel, autrefois très important, où l'on mène les enfants idiots et inintelligents, et les épileptiques. Dans la Basse-Bretagne, on invoque Saint-Gilles contre toutes les crises nerveuses ; à Saint-Gilles-Plégieux, les malades se rendent, le dimanche, à l'église, dont ils font le tour ; les hommes portent un coq et les femmes une poule ; cela dure ainsi pendant toute la messe ; à la fin de l'office, les volailles sont placées dans une cage disposée à cet effet au fond du sanctuaire et vendues le lendemain au profit de la fabrique. Le culte de Saint-Gilles se retrouve également aux environs de Liège. Citons encore Saint-Aphrodèse, qui préserve de l'épilepsie les enfants baptisés en l'église de Béziers, où il fut martyrisé ; Sainte-Albanie, dont les pèlerins venaient visiter, jusque vers 1793, le tombeau à St-Leigneu-en-Forez (arrondissement de Montbrison) ; Saint-Gervais, à qui est consacrée, près de Jarnages, une fontaine dont l'eau est réputée surtout dans le Berry ; Saint-Ghislain, qui est le patron, à Cambrai, d'une confrérie d'épileptiques désirant être délivrés de leur mal ; Saint-Hildevert, autrefois invoqué à Vers-Hébecourt (Somme) ; Saint-Nymphase de Cahors, Saint-Mathieu de Sens, Sainte-Daphne de Gheel (province d'Anvers), Saint-Quirin, Saint-Lambert, Saint-Valentin invoqué en Allemagne, Saint-Sulpice

de Graimbouville, (arrondissement du Havre), Saint-Corneille, etc...

Grégoire de Tours raconte dans ses *Vies des Pères* le miracle suivant opéré par l'intercession de Saint-Nizier, évêque de Lyon :

« Le serviteur de Phronimius, évêque d'Agde, était atteint d'épilepsie, en sorte que fréquemment il tombait, rendait de l'écume par la bouche et déchirait sa langue de ses propres dents ; en prenant divers remèdes des médecins, il lui arrivait pendant plusieurs mois de ne plus être atteint de la maladie ; mais ensuite il retombait de nouveau dans ses souffrances et se trouvait encore plus mal qu'auparavant. Or son maître, voyant s'accomplir de si grands miracles au tombeau du Bienheureux Nizier, lui dit : « Va et prosterne-toi devant le tombeau du Saint, en le priant qu'il daigne te soulager. » Celui-ci, ayant exécuté cet ordre, revint guéri, et depuis il ne ressentit plus sa maladie. Il y avait sept ans que cet esclave avait été guéri lorsque son évêque nous le présenta. »

Cependant Saint-Nizier n'est pas un spécialiste de l'épilepsie. Il n'en est pas de même d'un autre évêque de Lyon, Saint-Ennemond, martyr en 663, qui se signala par des guérisons nombreuses d'enfants atteints ou menacés du mal caduc. Son culte semble être aujourd'hui quelque peu délaissé, et d'ailleurs les fidèles qui voudraient honorer son tombeau seraient fort embarrassés : la possession du corps du Saint est en effet âprement disputée depuis de longues années par l'abbaye des Dames de Saint-Pierre

et par l'église Saint-Nizier, et cet important différend n'est pas encore tranché.

Le culte des fontaines est lié, la plupart du temps, à celui des Saints guérisseurs, et nous venons d'en voir quelques exemples. Il arrive pourtant qu'on ne retrouve pas trace du Saint protecteur, mais toujours quelque pratique religieuse atteste l'origine de la dévotion. Witkowski en signale un exemple à Saintines (Oise) : les garçons et les filles atteints d'épilepsie se baignaient en commun dans la piscine sacrée et assistaient ensuite à une messe de minuit, dite pour eux à l'église du village. « Bien entendu, ajoute l'auteur, le haut et le petit mal suivaient leur cours et se compliquaient même durant le voyage de secousses épileptiformes qui contribuaient à l'agrément sinon à l'utilité du voyage. » (Witkowski ; *L'art profane à l'église*, 1<sup>re</sup> série, p. 321, en note). On peut citer encore ici l'usage suivant, relaté par le Révérend Père La Croix (*Bulletin des Antiquaires de l'Ouest*, tome X, 1<sup>er</sup> trimestre de 1903 : Etude sur le baptistère Saint-Jean de Poitiers, page 534) :

« En 1703, Mgr de la Poype, évêque de Poitiers, fit enlever le bassin de pierre qui servait à l'administration du baptême depuis l'abandon de l'immersion (vers le VII<sup>e</sup> siècle), et on plaça au-dessus du canal qui servait à l'écoulement des eaux une dalle semblable à la margelle d'un puits.

Dans cette margelle, on introduisait les enfants

atteints d'épilepsie, en les y tenant plongés pour ainsi dire la tête en bas et suspendus par les pieds. »

### **Les Pratiques de superstition et de sorcellerie**

Il est assez difficile, souvent, de dire où commence la superstition, et c'est pour cette raison que le cadre de ce chapitre apparaît quelque peu artificiel. Il est bien certain que les anneaux en ongle d'élan, les diverses pierres précieuses dont nous avons étudié l'emploi étaient de véritables talismans, de même que l'invocation aux Rois Mages rentrerait tout naturellement dans le cadre des incantations et formules magiques. Cette restriction faite, nous essaierons de mettre un peu d'ordre dans l'exposé de ces pratiques de sorcellerie, qui sont essentiellement multiples et diverses.

Une première catégorie est remplie par les incantations et formules magiques. L'abbé Thiers, dans son *Traité des Superstitions*, en cite un certain nombre : il fallait, pour être guéri du mal caduc, préférer les mots suivants : « Dabit, habet, hebet » ; ou bien on portait au doigt un anneau d'argent, à l'intérieur duquel on avait gravé : « Dabi, habi, haber, habr », chacun de ces mots étant suivi d'une croix. D'autres anneaux portaient l'inscription : « Memento, homo, quia pulvis es... » Au moment de l'accès, on récitait à l'oreille du malade, outre l'invocation

aux Rois Mages, diverses formules, telles que : Jésus-Christ est né, Jésus-Christ est ressuscité... ; certains disaient le Pater.

L'usage était également très répandu de dire des évangiles sur la tête des malades. Voici par exemple ce qu'écrivit à ce sujet Bernard de Gordon :

« Il est dit aussi que si le père, la mère, le malade ou les amis ont jeûné pendant trois jours, et qu'ensuite le prêtre dise sur la tête du patient l'évangile des Quatre-Temps de septembre, après la fête de la Sainte-Croix, dans lequel on lit : « Il était écumant et grinçant des dents », et aussi : « Ce genre de démon n'est chassé qu'avec le jeûne et la prière », etc... et puis que ce même prêtre, après avoir lu dévotement et sur sa tête cet évangile, lui en fait porter au col une copie écrite, la guérison s'opère parfaitement et sans aucun doute. »

L'abbé Thiers donne également une recette où l'on retrouve ce rite et qu'il dit avoir découverte dans un recueil manuscrit de bons et mauvais secrets :

« Prenez de la primevère, feuilles, fleurs et racines ; arrachez-la sans la rompre ; mettez-la dans un pot à contre-mont ; faites-la bouillir ; après qu'elle aura bouilli, tirez-en le jus avec un morceau de toile neuve ; donnez de ce jus au malade, à boire pendant neuf jours durant en même quantité dans un verre neuf ; les trois premiers jours qu'il en prendra, faites dire trois messes à son intention, la première de Saint-Etienne, la seconde de Saint-Nicolas et la troisième de Saint-Jean-Baptiste, et qu'à la fin de chacune de ces trois messes, le prêtre qui les dira mette

son étoile sur la tête du malade, et lui dise l'évangile de Saint-Jean et la Collecte du Saint dont on célèbre ce jour-là la fête ; et lorsqu'il aura pris ce remède, cassez le verre, et donnez le morceau de toile à quelqu'un pour l'amour de Dieu. »

L'usage des anneaux portant des formules magiques nous conduit à parler des talismans et amulettes. Nous ne reviendrons pas sur les pierres précieuses, ni sur les bagues où l'on enchâssait un morceau de corne de pied d'élan ou de sabot d'âne, non plus que sur les anneaux que bénissaient les rois d'Angleterre. Au Moyen-Age, on attachait couramment au bras des épileptiques un clou provenant d'un crucifix ; de même Alexandre de Tralles avait signalé l'emploi des clous de navires naufragés et des fragments de voile de même origine. En Angleterre, on considère encore à l'heure actuelle que neuf pièces de sureau coupées entre deux nœuds constituent une bonne amulette contre l'épilepsie. Enfin, aux environs de Quimper, les haches préhistoriques en pierre polie, que leurs possesseurs cachent jalousement, ont entre autres vertus secrètes, celles de guérir la rage, l'épilepsie et la fièvre typhoïde (P. Tomasi, *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1899, p. 544).

Un second groupe de pratiques peut être rattaché à l'idée d'offrande et de sacrifice. C'est ainsi que certains rites s'accomplissaient à la place même où était tombé le malade : les sorciers romains conseillaient déjà, d'après Pline, d'enfoncer rapidement un clou en ce point. L'Enchiridion du pape Léon dit qu'après

avoir fait relever le patient en lui soufflant à l'oreille : « Gaspar fert mirrham, thus Melchior, Balthasar aurum », il faut, pour le guérir radicalement, enfoncer profondément au lieu de sa chute trois clous de fer de la longueur du petit doigt, en prononçant sur chacun d'eux le nom du malade. Cette recette est encore intégralement en usage dans les Vosges. Une autre version du même ouvrage donne simplement des formules différentes : il faut, pour relever l'épileptique, lui dire à l'oreille droite : « Fora consummatio est ramus † malin † rite † confedo † saluero † » ; puis, en enfonçant les clous : « Valeam de zazæo † atita † alleluia † ».

Dans le comté d'Aberdeen, quand un homme est pour la première fois saisi d'épilepsie, ses vêtements doivent être brûlés à la place même où il est tombé. Un autre moyen consiste à enterrer un coq au même endroit. En Ecosse, c'est sous le lit du malade qu'on enterrait ce coq, en y ajoutant des rognures d'ongles des pieds et des mains, des cheveux coupés, des clous et des cendres prises aux quatre coins de l'âtre. On réalisait ainsi un véritable sacrifice d'une portion de l'individu en même temps que du coq.

Fréquemment, le cérémonial comportait quelque offrande religieuse. L'abbé Thiers nous raconte, par exemple, que ceux qui se disent de la race de Saint-Martin prétendent guérir du mal caduc en observant les cérémonies suivantes : le Vendredi-Saint, un de ces médecins prend un malade, le mène à l'Adoration de la Croix, la baise avant les prêtres et les autres ecclésiastiques, et jette un sou au bassin ; le

malade baise la croix après lui, prend le sou qu'il a mis au bassin et en met deux à la place ; puis il s'en retourne, perce ce sou et le porte pendu à son cou. Aujourd'hui, à la frontière belge et dans beaucoup de villages hollandais, l'épileptique passe par trois fermes où il demande le poids de son corps en grain : ce grain est remis au curé en forme d'offrande. La recette suivante, citée par Denys le Chartreux (*Lib. contra vitia superstitionum*, Cologne 1533 ; art. 9), se rapporte vraisemblablement à un usage analogue : « Se mettre dans l'un des plats d'une balance, et mettre son pesant de seigle dans l'autre pour être guéri du mal caduc. » Il y a encore une idée de sacrifice dans ce rite curieux, autrefois suivi en Bretagne, d'après lequel l'épileptique balayait ou faisait balayer la chapelle de l'ancien château d'Elven (à 16 km de Vannes), en arrosant le sol d'eau bénite ; cet acte commençait avec la messe qui y était célébrée ; à la fin, le balayeur jetait au vent une poignée de poussière, et le malade était guéri dans les huit jours.

Même idée encore dans ce rite tunisien, où il est curieux de retrouver en outre l'emploi thérapeutique du sang : l'épilepsie et les crises nerveuses étant dues à des démons, ou djins, qui hantent le corps, les personnes atteintes de ces maladies sont amenées de très loin au tombeau du marabout Sidi-Saad, près de Mornag. Là, elles gesticulent, balancent la tête à la façon des Aïssaouas, jusqu'à complet étourdissement. L'esprit parle alors au malade ; il lui demande le sacrifice d'une poule noire, d'un mouton, d'une chèvre ou d'un taureau : le patient trempera ses mains dans le sang des victimes, s'en abreuvera,

et, s'il renouvelle chaque année le sacrifice, les djins le laisseront en paix (*Chronique Médicale*, 1903, page 324).

Une autre série de pratiques cherchaient à réaliser le transfert de la maladie, soit à une autre personne, soit à un animal. C'est ainsi que, dans le pays de Galles, l'épileptique se rend à la fontaine de Saint-Tegla. Il y vient après le coucher du soleil et s'y lave ; puis il jette quatre pence dans l'eau, en manière d'offrande, et fait trois fois le tour de la fontaine en récitant également trois fois le Pater. Si la personne malade est un homme, il porte pendant ce temps un coq, avec lequel il fait ensuite le tour de l'église ; s'il s'agit d'une femme, le coq est remplacé par une poule. Après une nouvelle récitation du Pater, le malade entre dans l'église, rampe dans une cavité pratiquée sous le maître-autel, et demeure là jusqu'au lever du jour, avec la Bible pour oreiller et la nappe de communion pour couverture. Le lendemain matin, on fait une nouvelle offrande, de six pence cette fois, et le coq ou la poule est laissé dans l'église. Si l'oiseau meurt, on suppose que le mal lui a été transféré, et le malade guérit.

Voici un usage arabe qui est également un exemple très curieux de transfert des maladies : « La nechra (sacrifice) est une pratique des plus répandues chez tous les indigènes du Nord de l'Afrique pour combattre l'épilepsie et autres maladies nerveuses. Les différents détails de cette pratique doivent être rigoureusement observés, si l'on veut obtenir

une guérison certaine. Voici la façon dont procèdent les indigènes : si la personne malade est un homme, on égorge une poule ; si c'est une femme, c'est un coq qu'il faut tuer. Au moment de l'égorge-ment, le sang de la volaille est soigneusement recueilli et mis de côté avec les plumes. Puis cette volaille est cuite comme pour un repas ordinaire. Après la cuisson, elle est placée sur un plat dans un endroit élevé de l'habitation, sur un meuble quelconque ; les lumières sont alors éteintes, et, pendant une heure, personne ne touche au mets, afin de permettre aux Djenoun (génies) de consommer un peu de la nourriture se trouvant dans le plat. Ensuite, la famille du malade mange la volaille en ayant bien soin de ne pas toucher à la tête ni de broyer les os des pattes et des ailes du volatile. Ces os et la tête sont précieusement conservés et placés dans une marmite en terre (bourma) dans laquelle se trouvent déjà les plumes et le sang de la volaille, ainsi qu'une petite quantité d'orge. Un membre de la famille doit alors prendre cette marmite et la placer le matin de bonne heure sur un chemin. Lorsqu'il transporte la marmite, il ne doit ni retourner la tête, ni répondre à un appel qui lui serait adressé. Il dépose le récipient dévotement sur le chemin en proférant le traditionnel « Bism Allah ! » (au nom de Dieu). Dès que cette marmite sera cassée par un individu quelconque, homme, femme ou enfant, la maladie quittera immédiatement le malade et ce sera celui qui aura brisé la marmite qui en sera affecté. » (Achille Robert, Médecine populaire arabe, in *Revue des Traditions populaires*, 1897, page 48).

Des rites très anciens consistaient à faire passer le malade, surtout s'il s'agissait d'un enfant, à travers des orifices naturels, tels que : la ronce à deux racines, l'arbre fendu puis recollé, le trou dans la terre, le cercle découpé dans du gazon et surtout dans le gazon du cimetière, les pierres et rochers à trous. etc... Cette méthode était employée contre une foule de maladies parmi lesquelles l'épilepsie.

Cet usage primitivement païen a été d'ailleurs très rapidement repris par le christianisme. C'est ainsi que les malades passaient sous les châsses des Saints. lorsque celles-ci étaient solennellement promenées. Il a existé de même à Echternach, outre la célèbre procession dansante, une procession dite des rampants, « *repentium* » ; cette cérémonie se faisait également en l'honneur de Saint-Willibrord, et vraisemblablement dans le même but. Les pèlerins portaient toujours de la croix située sur les bords de la Sure, et se rendaient, de l'autre côté de la rivière, en un point où se trouvait une pierre sous laquelle ils passaient en rampant ; on revenait ensuite processionnellement à l'église d'Echternach. Cette procession existait encore en 1660 ; mais on ignore quand elle disparut. Dans d'autres cas enfin, le malade se glissait dans une cavité placée sous l'autel, et nous en avons vu plus haut un exemple typique.

L'influence religieuse sur le vieux rite se retrouve dans la coutume suivante, suivie dans les pays scandinaves : on fait descendre et coucher l'épileptique dans une fosse fraîchement creusée et on jette sur lui trois pelletées de terre, en disant : « Tu es venu

de la terre, tu retourneras à la terre et, au jour du Jugement, tu ressusciteras. » Le malade doit rester là, couché, jusqu'à ce qu'il s'endorme.

Nombreuses sont enfin les pratiques dans lesquelles on ne saisit pas bien l'idée directrice, et qui sembleraient plutôt être l'œuvre de l'humour des sorciers ou de l'imagination des malades épouvantés. Saint-Bernardin de Sienne en dénonce quelques-unes dans ses sermons : il fallait, par exemple, danser jour et nuit, en prenant garde de tomber à terre, et se livrer à mille autres excentricités dans l'église, aux fêtes de l'Assomption de la Sainte Vierge et de la Saint-Barthélemy. Ou bien encore, on allumait douze cierges, à chacun desquels on donnait le nom d'un apôtre ; puis on rebaptisait le malade au nom du diable, en lui donnant le nom de l'apôtre dont le cierge restait allumé le dernier (*Curiosités théologiques*). On mangeait aussi de la chair d'un animal tué du même fer dont avait été assassinée une personne (Fernel ; *De abditis rerum causis*, lib. 2, cap. 18).

De semblables pratiques existent encore aujourd'hui : c'est ainsi que, dans le Mentonnais, on emploie contre l'épilepsie la recette suivante : enlever un de ses souliers, le frapper sur la terre trois ou quatre fois, puis le mettre sous son nez. Dans le Morvan, on décrit en courant un certain nombre de cercles concentriques, en tenant sous le bras gauche un canard tué, mais encore chaud, et d'une blancheur immaculée.

## **Comment s'expliquent les succès des Empiriques dans le traitement de l'Epilepsie**

---

Quelle que soit l'impression qu'on puisse emporter de cette étude, un fait brutal s'impose : les méthodes empiriques ont paru donner des succès dans le traitement de l'épilepsie. Nous avons, à plusieurs reprises, signalé dans différents auteurs des assertions parfaitement nettes à ce sujet. Et il y a là de quoi grandement nous surprendre : si l'on songe qu'à l'heure actuelle, nous n'arrivons à soulager les malades, et encore d'une manière relative, qu'au prix d'une imprégnation bromurée constante et ininterrompue, il est vraiment étrange de penser que les empiriques aient pu obtenir des résultats plus décisifs et plus durables à l'aide de médications de l'ordre de l'ongle d'élan ou du foie de grenouille ! Il y a dans ces faits quelque chose qui, évidemment, nous échappe à première vue, mais qu'une analyse un peu plus poussée permet, croyons-nous, de retrouver.

On pourrait, à la rigueur, faire état de ce fait, dont l'observation est banale, qu'assez souvent l'empirisme a devancé et, en quelque manière, pressenti

la science. Il est certain qu'en ce qui concerne l'épilepsie, on tend actuellement à faire jouer un rôle dans l'étiologie des accidents à l'auto-intoxication d'origine intestinale, et ceci nous reporterait aux théories galéniques et au traitement corrélatif par les purgatifs à outrance. La chose est encore plus nette si nous considérons le traitement chirurgical, puisque, dès la plus haute antiquité, on a pratiqué la trépanation décompressive. Et si l'on passe en revue tous les essais thérapeutiques qui ont été faits dans ces dernières années, on y retrouve beaucoup de médications très analogues à celles que nous avons eu l'occasion de signaler : extraits de substance cérébrale et médullaire (Babès, 1889) ; ophothérapie ovarienne. (Toulouse et Marchand, 1899) ; injection de sang puisé dans les propres veines du malade (Sicard et Gutman), etc... Pourtant les arguments de cet ordre sont notoirement insuffisants pour rendre compte de la totalité des guérisons signalées : la plupart des méthodes que nous venons de rappeler n'ont donné aux chercheurs modernes que des insuccès, et il est clair qu'il faut chercher ailleurs la solution du problème.

Tout d'abord, on peut supposer qu'il s'agit, au moins dans un certain nombre de cas, de guérisons apparentes s'expliquant par la marche essentiellement irrégulière de la maladie. On sait que rien n'est plus capricieux que le retour des crises chez un épileptique : très fréquentes, presque journalières à de certains moments, elles peuvent, à d'autres, s'espacer considérablement sans aucune raison visible. On conçoit, dès lors, que de telles rémissions aient pu,

par une heureuse coïncidence, suivre l'emploi d'un procédé empirique quelconque, auquel on n'a pas manqué de rapporter tout l'honneur et le bénéfice de cet apparent succès.

Quant aux guérisons réelles, une seule hypothèse permet de les expliquer : la confusion entre les crises comitiales et les crises hystériques. Cette confusion a été constamment faite dans l'esprit populaire, et, même aujourd'hui, un médecin insuffisamment averti peut s'y tromper. Or, les manifestations hystériques, ou pithiatiques, suivant l'expression de Babinski, sont, par essence, curables par la suggestion, directe ou indirecte, quelle que soit la forme sous laquelle elle s'exerce. Rien d'étonnant, par suite, à ce que les procédés thérapeutiques les plus invraisemblables aient pu donner des guérisons dans des cas étiquetés épilepsie, mais relevant en réalité de l'hystérie. Il n'est pas impossible de réunir quelques arguments en faveur de cette manière de voir.

En citant le cas du guérisseur Gaisner, nous avons vu que la méthode de cet empirique consistait essentiellement à provoquer un accès, qui devait être le dernier. Or, il suffit de se reporter à la définition de Babinski pour se rendre compte que cette possibilité de reproduire une crise par suggestion est un des caractères fondamentaux de l'hystérie. Voici en effet cette définition :

« L'hystérie est un état pathologique se manifestant par des troubles qu'il est possible de reproduire par suggestion, chez certains sujets, avec une exactitude parfaite, et qui sont susceptibles de disparaî-

tre sous l'influence de la persuasion (contre-suggestion) seule. »

Ce caractère de l'hystérie est tellement probant que Babinski et Froment (Hystérie-Pithiatisme et troubles nerveux d'ordre réflexe ; Masson, 1918) donnent comme un élément décisif du diagnostic différentiel entre la crise comitiale et la crise hystérique la possibilité de déterminer cette dernière par suggestion et d'arrêter ensuite par contre-suggestion la crise ainsi produite. « Cette épreuve, disent-ils, rend de grands services en pratique lorsqu'on n'a pas pu assister à une crise spontanée. Nous y avons recouru très souvent avec succès. » Le fait, également signalé dans notre travail, que des crises ont pu être produites par l'action de certaines odeurs, plaide encore dans le sens de la nature hystérique de ces crises.

Un autre groupe de preuves nous est fourni par l'iconographie. Il est curieux de constater qu'aucune des reproductions de crises convulsives réunies par Paul Richer, dans son ouvrage : *L'Art et la Médecine*, ne peut être rapportée à l'épilepsie. On y retrouve presque toujours les caractères distinctifs de la crise hystérique-pithiatique : grands mouvements, gesticulations, arc de cercle, attitudes théâtrales, qui contrastent nettement avec les secousses sobres et monotones de l'attaque comitiale. On trouvera un exemple typique de l'opisthotonos à la figure 37 de l'ouvrage de Richer, qui est une reproduction du *Miracle de Saint-Nil*, par le Dominiquin (Fresque du couvent de Grotta Ferrata) : le malade est un enfant qui se tient debout, soutenu par un homme âgé ;

il est dressé sur la pointe des pieds, le buste renversé en arrière, les bras en croix. Même attitude dans un bas-relief du XI<sup>e</sup> siècle qui orne le sarcophage de Saint-Dominique, à Bologne, et dans lequel Nicolas Pisano a représenté les miracles opérés par les disciples du Saint. D'autres fois, ce sont des postures étranges, des gesticulations furieuses, telles qu'on est obligé d'attacher le malade ou de le faire maintenir par plusieurs personnes : voir la Transfiguration, de Déodat Delmont (Musée d'Anvers). — les deux tableaux de Rubens représentant Saint-Ignace délivrant les possédés et ressuscitant les enfants, dont l'un se trouve dans l'église St-Ambroise, à Gênes, et l'autre au Musée de Vienne — Saint-François-de-Paul montant au ciel (gravure de la Bibliothèque Nationale, d'après Rubens) — Saint-Martin guérissant un possédé, par Jordaens (Musée de Bruxelles), etc...

L'hystérie remplit donc la presque totalité du cadre des possessions diaboliques. Cela ne saurait surprendre, si l'on songe à l'extrême fréquence de cette affection au Moyen-Age : en effet, elle était, à cette époque, auréolée de surnaturel, propagée par la publicité donnée à ses manifestations au cours des séances d'exorcisme, cultivée par les Inquisiteurs, qui en recherchaient déjà les stigmates — les stigmates de la possession (*stigmata diabolica*) étant, comme l'a montré Cesbron (*Histoire critique de l'hystérie* ; Thèse de Paris, 1909), les mêmes que ceux qui furent considérés plus tard comme caractéristiques de l'hystérie. Les travaux de Charcot sur cette dernière affection eurent aussi pour conséquence indirecte de

propager, de cultiver, comme on l'a dit, les manifestations hystériques. Ce n'est qu'à la suite des travaux de Babinski, signalant l'importance de la suggestion (auto et hétéro-suggestion) et mettant les médecins en garde contre l'influence fâcheuse qu'ils peuvent parfois exercer à leur insu, qu'on observa une diminution notable de ces manifestations. Mais on aurait tort de croire qu'elles ont complètement disparu. Comme le faisaient remarquer Babinski et Froment, « la nature humaine n'ayant pas changé, il y avait tout lieu de penser que les accidents hystériques se multiplieraient de nouveau si les conditions favorables à leur développement se reproduisaient. » Et, en fait, les manifestations hystériques de tous ordres et, en particulier, les crises convulsives, ont subi, du fait de la guerre, une recrudescence marquée.

La confusion entre crises comitiales et crises hystériques a été, disions-nous, commise de tout temps. Deux exemples, que nous emprunterons encore au livre de Richer, sont particulièrement démonstratifs à cet égard et permettent, en quelque sorte, de saisir cette confusion sur le vif.

Le premier est tiré d'un tableau du Musée d'Augsbourg, dû à Barthélemy Zeytbloom et représentant « Saint-Valentin guérissant un épileptique ». Or, ce soi-disant épileptique est étendu à terre, les bras en croix, et dans une attitude en arc de cercle tellement prononcée que, seuls, sa tête et ses pieds sont en contact avec le sol. Le diagnostic n'est donc pas douteux. De même, l'étude de Raphaël pour le jeune

possédé de la Transfiguration (Bibliothèque Ambrosienne) nous montre un enfant légèrement renversé en arrière, dont l'un des bras est élevé au-dessus de la tête, tandis que l'autre pend le long du corps. Ch. Bell et Richer — qui croyaient à la fixité des caractères de la grande crise convulsive hystérique telle qu'elle fut décrite par Charcot — tout en admettant qu'il ne peut s'agir ici d'une crise comitiale, hésitent à reconnaître dans cette figure une manifestation d'ordre hystérique. Mais aujourd'hui que le polymorphisme de la crise pithiatique est une notion admise par presque tous les neurologistes, le doute n'est plus possible. Et cependant, c'est un épileptique que Raphaël a voulu représenter, car il s'est appuyé sur ce texte sacré que nous avons déjà cité et qu'il a pris comme thème : « Seigneur, aie pitié de mon fils, car il est lunatique et fort tourmenté et il tombe souvent dans le feu et souvent dans l'eau. » Ce dernier caractère est nettement significatif de l'épilepsie, qui, seule, peut réaliser une chute aussi brusque et aussi profondément inconsciente.

On arrive ainsi à cette conclusion que toutes les guérisons obtenues par les empiriques dans le domaine de l'épilepsie reposent sur des erreurs de diagnostic. Cette notion est redevenue d'actualité avec la recrudescence des accidents hystériques pendant la guerre. Il est apparu que, pour des médecins insuffisamment exercés à la pratique neurologique, la confusion est encore possible entre crises comitiales et crises pithiatiques. Nous n'en voulons pour preuve

que le vœu émis par le Congrès de Neurologie militaire de Doullens (23 janvier 1916) invitant les médecins chargés des évacuations à s'abstenir de porter sur des billets d'hôpital des diagnostics tels que : crises épileptiques, crises épileptiformes, etc... « Ce billet que le soldat conserve avec son livret et qu'il peut lire et relire, sans cesse, est la source de méditations des plus fâcheuses. Toutes les appréhensions qui ont pu assaillir l'esprit du malade se concrètent en cette formule. Elle donne un cachet d'authenticité aux troubles dont il se plaint, ce qui, on le conçoit, a de graves inconvénients lorsque des erreurs de diagnostic se sont glissées et qu'il s'agit d'accidents hystériques. » (Babinski et Froment, loc. cit.).

---

## De l'influence actuelle des Empiriques

---

On commettrait à la fois une erreur et une faute en ne reconnaissant à des faits dans le genre de ceux que nous avons essayé de grouper qu'un intérêt purement spéculatif. L'étude des divers traitements de l'épilepsie nous offre une illustration particulièrement éclatante d'un problème qui est, pour le médecin, d'une importance indiscutable et d'une constante actualité : celui de l'influence des empiriques et de la nécessité de lutter contre elle.

La question, venons-nous de dire, est importante : et, en effet, l'ennemi dont il s'agit est à la fois puissant et dangereux. Il nous faut insister quelque peu sur ces deux termes.

Sur quoi se fonde la puissance des empiriques ? Tout d'abord sur l'impuissance relative de la médecine officielle ou de ceux qui l'exercent. Notre thérapeutique est malheureusement précaire dans un trop grand nombre de cas, et le malade qui souffre d'une affection longue et pénible, dégoûté de traitements qui réclament plus de persévérance qu'ils ne donnent de résultats, finira un jour ou l'autre par

aller demander sa guérison aux empiriques. Le médecin qui pose un diagnostic inexact fait aussi, trop souvent, le jeu du charlatan : les considérations qui ont été développées dans le chapitre précédent nous permettent de penser que, si les médecins avaient toujours été en mesure de dépister et de traiter comme il convient toutes les crises convulsives de nature hystérique, les succès des empiriques dans le domaine de l'épilepsie auraient été singulièrement restreints.

Mais il y a, pour expliquer l'emprise des empiriques sur les foules, une raison autrement importante et profonde. Il est frappant, en effet, de remarquer que les échecs les plus retentissants ont beaucoup moins de prise sur la renommée d'un charlatan que sur celle du médecin. Le même paysan qui considérera comme normale et due, en quelque sorte, la guérison obtenue par un médecin, criera au miracle si celle-ci est l'œuvre d'un empirique ; et, cette croyance une fois installée, aucun démenti apporté par les faits ne l'ébranlera : le bonhomme se bouchera les yeux pour ne rien voir, et rien ne viendra ternir la sérénité de sa foi. C'est que la force de l'empirique réside surtout dans son exploitation de la psychologie populaire ; sa clientèle se compose de gens simples, ignorants, qui ont le culte et l'amour du mystère ; ce sont de ces esprits qui présentent l'union étrange d'un scepticisme têtue vis-à-vis de la science et d'une crédulité enfantine quand on parle à leur imagination. L'empirique, qui est souvent issu du peuple, connaît admirablement cette mentalité

et, consciemment ou non, il en joue ; il ne se donne pas comme agissant par son seul raisonnement ou sa seule expérience, bref par des moyens accessibles à tous : ce qui serait une recommandation aux yeux d'un esprit scientifique serait ici tout le contraire. Mais il met dans son jeu des influences plus ou moins vagues et mystérieuses, supérieures à toute compréhension humaine, et, même quand il emploie des agents parfaitement naturels, il sait les entourer de cette atmosphère de merveilleux qui touche si bien la corde sensible de l'âme populaire et en qui réside tout le secret du charlatanisme. C'est ainsi que nous avons vu intervenir dans le traitement de l'épilepsie tour à tour les puissances célestes, les puissances diaboliques, les astres, la magie, etc... Si l'on joint à cela que l'empirique excelle souvent à manier une savante réclame, on comprendra qu'en face de lui, le médecin, qui est un homme de métier et qui ne prétend se servir que de son intelligence personnelle, fait fatalement figure d'un homme comme les autres. Aucun mystère n'entoure son art ; c'est là un tort grave dans l'état actuel de la conscience populaire.

Il est superflu, nous semble-t-il, d'insister très longuement sur les dangers que constituent les empiriques et leurs méthodes. Danger, tout d'abord, pour les malades : même en laissant de côté les cas où ses procédés seraient nuisibles en eux-mêmes, le charlatan éloigne les malades du médecin, seul capable d'instituer dans tous les cas le traitement rationnel qui offre le maximum de chances de guérison ou d'amélioration. Il n'y a pas à faire entrer ici en ligne

de compte les succès thérapeutiques obtenus par les empiriques, puisque tous, sans exception, sont réalisables par le médecin, au prix d'un diagnostic précis et d'un traitement bien conduit. Si, d'ailleurs, dans ces cas, l'empirique sert les intérêts d'un malade en particulier, ses succès n'en ont pas moins une influence désastreuse au point de vue général, en augmentant sa popularité dans des proportions considérables, alors que des échecs répétés l'atteindraient à peine. En second lieu, les charlatans font un tort beaucoup plus grand qu'on ne croit aux médecins eux-mêmes, et ceux-ci sont parfaitement en droit de défendre des intérêts qui, pour être personnels et matériels, n'en sont pas moins profondément légitimes. Pas plus qu'un autre, le médecin n'est tenu de se désintéresser des contingences de la vie de chaque jour ; et, à faire respecter les droits que lui créent son travail et sa conscience professionnelle, il ne saurait rien perdre de sa dignité, bien au contraire.

Mais tout ceci n'est que trop évident, du moins en principe. Ce qu'il est surtout indispensable de voir et de comprendre, c'est qu'il s'agit là, ainsi que nous le disions au début de ce chapitre, d'une question d'actualité. Le fait que, pour cette étude particulière, la majeure partie des documents ont été empruntés à l'histoire, pourrait entraîner cette opinion inexacte que l'empirisme a appartenu à des temps à jamais révolus de la civilisation humaine, et le faire considérer avec cette curiosité toute platonique que nous accordons aux monstres des époques géologiques. La vérité est tout autre : si l'empirisme a été

définitivement balayé de la science médicale, il fleurit toujours dans les milieux de culture inférieure ou même demi-scientifique. Et comment s'en étonner ? Il n'est pas besoin d'une psychologie bien subtile pour se rendre compte que les caractéristiques de l'âme populaire sur lesquelles se fonde le succès des empiriques n'ont pas tellement changé depuis quelques siècles. En ce qui concerne l'épilepsie, nous avons pu, au cours de ce travail, réunir un certain nombre de médications ou de pratiques de cet ordre, qui sont encore en usage à l'heure actuelle. Et il n'est pas extrêmement rare, non plus, de trouver à la quatrième page des journaux des annonces qui, de la manière la plus formelle et en des termes parfaitement catégoriques, tels que : « Epileptiques, maintenant vous guérirez ! » promettent leur guérison à ces malheureux. Il suffit de voir la confiance des foules dans de telles réclames, surtout quand elles sont lancées sous l'égide de quelque prêtre hypothétique ou de quelque religieux découvert pour les besoins de la cause ; il suffit de se rappeler la vogue invraisemblable que connut, il y a quelques années, un docteur fantaisiste qui apportait, d'Amérique comme par hasard, un appareil vibratoire anodin qui guérissait ou préservait d'une foule de maux ; ou celle d'un empirique comme le lyonnais Philippe, étudié par notre camarade Maniguet dans sa thèse (Lyon, 1920) ; il suffit, enfin, de voir les foules se précipiter vers toute manifestation surnaturelle, ainsi que l'a montré l'histoire toute récente des apparitions de Lourdes, pour être convaincu

de la fascination que peuvent, encore aujourd'hui, exercer les empiriques sur ces esprits éminemment prédisposés.

Il y a donc là une puissance indiscutable et dangereuse, contre laquelle les médecins ont le droit et le devoir de lutter. Cette lutte doit être poursuivie sur plusieurs terrains.

Si nous reprenons les différents facteurs par lesquels nous avons essayé d'expliquer l'influence des empiriques, nous voyons que c'est un peu contre lui-même que le médecin doit diriger ses premiers efforts. Sans doute, pour connaître et vaincre la maladie sous toutes ses formes, le labeur de nombreuses générations médicales sera encore nécessaire. Mais il est au pouvoir de chacun de nous de développer ses capacités professionnelles, et de restreindre par ce moyen dans des proportions appréciables la clientèle des empiriques. De plus, il serait utile que le médecin s'inspire dans une certaine mesure des moyens d'action de ces derniers, en essayant de prendre sur ses malades cet ascendant psychique que les charlatans demandent à l'ignorance de la foule ; il y a là pour lui une question de patience et de doigté, qui n'est certes pas insoluble. Si le médecin arrive par ces moyens à créer autour de lui cette atmosphère de confiance et de foi dont parlent Babinski et Froment, à propos du traitement de l'hystérie, s'il ne considère pas, comme il le fait trop souvent, son œuvre comme terminée lorsqu'il a rédigé et signé une ordonnance, il aura déjà con-

tribué, pour une part qui n'est pas négligeable, à la lutte contre l'empirisme. Mais, pour cela, il faut qu'il soit bien pénétré de l'importance pratique du problème. Trop de médecins, cela n'est pas douteux, se désintéressent de cette question, ou, s'ils l'envisagent, c'est d'une manière toute platonique, de leur fauteuil. Et c'est certainement par inertie et par négligence que les médecins font le plus souvent le jeu des empiriques.

Mais, et ceci découle des explications que nous avons données plus haut, il est clair que l'idéal en cette matière serait d'éduquer la conscience populaire. Nous ne croyons pas qu'il faille faire de la vulgarisation médicale à outrance ; il faut toujours se méfier des résultats que peut donner la vulgarisation scientifique dans les milieux insuffisamment préparés. Ce qu'il faut, ce n'est pas tant entasser dans l'esprit de la foule des faits et des théories que modifier cet esprit même ; et l'on conçoit qu'il y ait là une œuvre sociale de grande envergure qui dépasse de beaucoup le rôle et les moyens d'action des milieux médicaux. Ce n'est pas à dire que ceux-ci ne peuvent rien faire dans cet ordre d'idées. Il est au contraire à souhaiter qu'on voie se développer partout la méthode inaugurée par les syndicats médicaux américains, qui essaient de déraciner la confiance de la foule dans les charlatans, au moyen d'une propagande énergique et d'une contre-réclame par affiches, tracts, conférences, etc... C'est par la combinaison de semblables efforts qu'on pourra arriver à développer dans les masses

populaires cet esprit critique qui est la caractéristique de la science moderne et au souffle duquel s'envoleront sorciers, charlatans et superstitions.

Il ne faut cependant pas se faire illusion sur la rapidité des résultats qui pourront être obtenus par de telles méthodes, et, d'ici que l'esprit de la foule soit suffisamment éclairé, les empiriques ont encore de beaux jours devant eux. Aussi est-il nécessaire, en pratique, de recourir à une arme d'effet beaucoup plus immédiat, que les médecins ont le tort de laisser rouiller sans s'en servir, nous voulons parler de la répression légale. Chacun sait que la loi française poursuit l'exercice illégal de la médecine, et, cependant, on est stupéfait de voir combien peu les médecins ont recours à ce moyen pour se défendre, eux et leurs malades, contre les empiriques et charlatans de tout acabit. La chose est d'autant moins compréhensible qu'il existe un organe médical parfaitement désigné pour se servir de cette arme et mettre en branle le mécanisme judiciaire, en admettant que le médecin isolé hésite à le faire ; les syndicats médicaux, dont la nécessité s'impose de plus en plus à tous les esprits et dont l'importance sociale et professionnelle s'affirme de jour en jour, sont éminemment qualifiés pour signaler aux pouvoirs publics les charlatants qui tombent sous le coup de la loi. D'ailleurs, l'article 17 de la loi du 30 novembre 1892 sur l'exercice de la médecine reconnaît explicitement aux syndicats médicaux le droit de poursuivre les faits d'exercice illégal de la médecine ou de se porter partie civile dans les pour-

suites engagées par le ministère public. Et l'Union centrale des Syndicats médicaux de France a pris l'initiative du Congrès de 1906 pour la répression de l'exercice illégal de la médecine, d'où est sortie la création de l'office que dirige, à Paris, le docteur Levassort.

En résumé, si, comme nous le disions au début de ce chapitre, l'empirisme constitue pour les malades et pour le médecin un danger indiscutable et sérieux, nous croyons avoir montré que les moyens de défense, convenablement maniés, sont efficaces et qu'ils sont, grâce à l'existence des syndicats médicaux, à la portée de tous les médecins soucieux de sauvegarder leurs légitimes intérêts et l'éclat de leur profession.

---



## CONCLUSIONS

---

I. — L'étude des divers traitements de l'épilepsie montre, d'une manière particulièrement frappante, le rôle que peut jouer l'empirisme dans le domaine médical.

II. — Il y a tout lieu de penser que les succès attribués aux procédés empiriques dans le traitement de l'épilepsie tiennent, soit à des rémissions spontanées plus ou moins prolongées de vraies crises comitiales, soit à la confusion très fréquente qui fait prendre pour de telles crises de simples crises hystériques-pithiatiques. Or, ces dernières manifestations, qui sont le résultat de la suggestion ou de l'imitation, sont justiciables de la contre-suggestion, sous quelque forme qu'elle s'exerce.

III. — L'empirisme constitue un danger sérieux et actuel aussi bien pour les malades que pour les médecins ; ceux-ci ont le droit et le devoir de le combattre par tous les moyens qu'ils ont à leur disposition.

IV. — Ces moyens consistent essentiellement : d'abord dans l'éducation de l'esprit populaire : les milieux médicaux peuvent y contribuer activement,

ainsi que le montre la propagande faite par les syndicats médicaux américains ; — en second lieu, dans la répression légale ; les syndicats médicaux sont, de par la loi même, l'organe tout désigné pour user de cette arme.

*Vu :*

LE DOYEN,

L. HUGOUNENQ

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,

Etienne MARTIN.

*Vu et permis d'imprimer :*

Lyon, le 28 février 1920.

LE RECTEUR,

PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,

JOUBIN.

## BIBLIOGRAPHIE

---

- M. ALBERT. — Les Médecins grecs à Rome ; Paris, 1894.
- ALBERT LE GRAND. — Opera quæ hactenus haberi potuerunt ; — Lyon 1631. — (Tome II. — De mineralibus, lib. II, tract. II).
- ALBERT LE GRAND. — De vegetabilibus ; — Berolini, 1867. — (Lib. V et VI).
- ALBUCASIS. — Albucasis chirurgicorum omnium libri tres ; — Argentovati, 1532. — (Lib. I).
- ALEXANDRE D'APHRODISE. — Problèmes, traduits par Théodore Gaza ; — Paris, 1534. — (Liv. II).
- ALEXANDRE DE TRALLES. — Alexandri Tralliani Medici libri duodecim ; — Lugduni, apud Antonium de Harsy, 1576. — (Lib. I, cap. XV).
- APULEIUS PLATONICUS. — De herbarum viribus, 1538.
- ARETEE. — De causis et signis acutorum et diuturnorum morborum libri quatuor. — De curatione acutorum et diuturnorum morborum libri quatuor ; — Oxoniæ 1733. — (Voir, dans les deux parties, le livre I).
- ARISTOTE. — Problèmes, traduits par Théodore Gaza ; Paris, 1534. — (Sect. XXX et XXXI).
- ASCLEPIADE. — Asclepiadis Bithyni Fragmenta ; — Vinanae, 1794.
- BABINSKI et FROMENT. — Hystérie-pithiatisme et troubles nerveux d'ordre réflexe ; — Paris, chez Masson, 1918.
- JOSEPH DE BAYE. — La trépanation préhistorique ; — Paris, 1876.
- P. BIDAULT. — Les superstitions médicales du Morvan ; — thèse de Paris, 1899.
- BLACK. — Folk Medicine ; — Londres, 1883.
- BOUCHUT. — Dictionnaire de Médecine et de Thérapeutique ; — 6<sup>me</sup> édition, Paris, 1895. — (Art. Epilepsie).
- BRACHET. — Pathologie mentale des rois de France.
- A. BREUIL. — Du culte de Saint-Jean-Baptiste et des usages profanes qui s'y rattachent ; — extrait du tome VIII des Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie, Amiens, 1846.

THOM. BROWN. — Essai sur les erreurs populaires ; — Paris, chez Briasson, 1738. — (Tome I).

BRUNET. — Curiosités théologiques, par un bibliophile ; — Paris, 1861.

THOMAS BURNET. — Le Trésor de la pratique de la Médecine ; — Lyon, chez Hilaire Baristel, 1691.

D<sup>r</sup> CABANES. — Les morts mystérieuses de l'histoire ; — Paris, 1901.

D<sup>r</sup> CABANES. — Remèdes d'autrefois, 2<sup>me</sup> série ; — 1913.

D<sup>r</sup> CABANES. — Les Fous couronnés ; — Paris, 1914.

D<sup>r</sup> CABANES. — Les indiscretions de l'histoire, 6<sup>me</sup> série.

D<sup>r</sup> CABANES. — Les médications empiriques de l'épilepsie ; — *Bulletin général de Thérapeutique*, 23 et 30 octobre 1909.

CÆLIUS AURELIANUS. — Œuvres, 1529. — (Chronion, livre I).

Rév. P. CAHIER. — Les caractéristiques des Saints dans l'art populaire.

CELSE. — Aurelii Cornelii Celsi de re medica libri octo ; — Paris, 1529. — (Lib. III).

MOYSE CHARAS. — Pharmacopée royale, galénique et chimique ; — 3<sup>me</sup> édition, Paris, 1681.

JOSEPH DU CHESNE. (QUERCETANUS). — La Pharmacopée des Dogmatiques ; — Paris, 1619.

CHOMET. — Effets et influence de la musique sur la santé et la maladie ; — Paris, 1874.

*La Chronique Médicale.*

J.-P. CONDAMIN. — St-Ennemond, évêque de Lyon ; — Lyon, 1876.

HYACINTHE COULON. — Curiosités de l'histoire des remèdes.

DANCOISNE. — Médailles religieuses du Pas-de-Calais ; — extrait des Mémoires de l'Académie d'Arras, 1880. — (Voir Sainte-Wilgeforte).

D<sup>r</sup> DAUVIN. — Le sang humain contre l'épilepsie ; — *Chronique Médicale*, 1902, page 288.

DECHAMBRE. — Dictionnaire des Sciences Médicales. (Art. Pivoine).

DELASIAUVE. — Traité de l'épilepsie ; — Paris, chez Masson, 1854.

*Dictionnaire Botanique et Pharmaceutique.* — Paris, 1768.

DIOSCORIDE. — Pedanii Dioscoridis anazarbei de medicinali materia ; — Lyon, 1552.

DU BROC DE SEGANGE. — Les Saints patrons des corporations et protecteurs spécialement invoqués dans les maladies et les circonstances critiques de la vie ; — Paris, 1889.

JEAN FERNEL. — *Universa medicina* ; — 7<sup>me</sup> édition, Lugduni, 1602. — (Voir : Fernelii consilia).

FERRARI DA GRADO. — Une chaire de médecine au XV<sup>me</sup> siècle ; — thèse de Paris, 1899.

RAYMOND FONTAIN. — Quelques pierres médicinales ; — *Progrès Médical*, 12 août 1911.

M<sup>me</sup> FOUQUET. — Les remèdes charitables de M<sup>me</sup> Fouquet ; — Lyon, chez Certe, 1635.

ALFRED FRANKLIN. — La vie privée d'autrefois : les Médicaments ; — Paris, 1891.

ALFRED FRANKLIN. — La vie privée d'autrefois : les Médecins ; — Paris, 1892.

H. GAIDOZ. — Un vieux rite médical ; — Paris, 1892.

GALIEN. — *Epitome Galeni operum* ; — Lugduni, 1643.

GELINEAU. — Les épileptiques célèbres ; — *Chronique Médicale*, 1910, page 116.

GELINEAU. — Les médications empiriques de l'épilepsie ; — *Journal de Médecine de Paris*, 10 mars 1901.

GELINEAU. — *Traité des épilepsies* ; — Paris, 1901.

BERNARD DE GORDON. — *Lilium medicinæ* ; — 1303.

GRÉGOIRE DE TOURS. — Les livres des miracles, traduction H.-L. Bordier ; — Paris, 1860.

DE HAEN. — *Ratio medendi* ; — Paris, 1771. — (Pars V).

HERPIN. — Du pronostic et du traitement curatif de l'épilepsie ; — Paris, 1852.

HIPPOCRATE. — *Œuvres complètes*, édition Littré. — (Voir les Aphorismes, et tome VI : de morbo sacro).

AUGUSTE HOCK. — Croyances et remèdes au pays de Liège ; — Liège, 1872.

D<sup>r</sup> FRANÇOIS HOUSSAY. — Le sang humain dans l'épilepsie ; — *Chronique Médicale*, 1902, page 538.

PAUL KOVALEVSKY. — Les dénominations de l'épilepsie ; — *Journal Médical de Bruxelles*, 16 janvier 1902.

KOSSAKOVSKI. — *Essai de médecine pratique* ; — Paris, 1858.

CHARLES LANCELIN. — *La sorcellerie des campagnes* ; Paris, 1911.

Rév. P. LE BRUN. — Histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les savants, in : « Superstitions anciennes et modernes », Amsterdam, 1733.

D<sup>r</sup> HENRI LECLERC. — Un antique remède de l'épilepsie, la pivoine ; — *Journal des Praticiens*, 8 septembre 1917.

NICOLAS LEMERY. — *Pharmacopée universelle* ; — Paris, chez Laurent d'Houry, 1717.

NICOLAS LEMERY. — *Dictionnaire universel des drogues simples*. — Paris, 1760.

LEVINIUS LEMNIUS. — *De miraculis occultis naturæ* ; Francfort, 1593.

D<sup>r</sup> LIEGARD. — Les Saints guérisseurs de Basse-Bretagne ; — thèse de Paris, 1902-03.

MATTHIOLUS DE SIENNE. — Commentaires de Dioscoride ; — Lyon, 1572.

*La Médecine et la Chirurgie des Pauvres.* — Rouen, 1780.

*Melusine.* revue de Folk-lore.

D<sup>r</sup> MICHAUF. — Le sang humain contre l'épilepsie ; — *Chronique Médicale*, 1902, page 538.

D<sup>r</sup> MOUSSON-LANAUZE. — L'épilepsie antique ; — *Paris Médical*, 30 août 1919.

NICOLAY. — Histoire des croyances.

ORIBASE. — Edition Daremberg ; — Paris, 1862.

PARACELSE. — Œuvres complètes, trad. Grillot de Givry ; — Paris, 1914. — (*Liber paramirum*, liv. I).

PAUL D'EGINE. — *Pauli Æginatæ totius rei medicæ libri VII* ; — 1536. — (*Lib. III*, cap. XIII).

PLINE L'ANCIEN. — Histoire Naturelle, trad. Littré.

POMET. — Histoire générale des Drogues ; — Paris, en 1694. — (2<sup>me</sup> partie).

JEAN DE RENOÜ. — Le Grand Dispensaire médicinal, traduit en français par Louis de Serres ; — à Lyon, chez Pierre Regaud, rue Mercière, 1634.

*Revue des Traditions Populaires.*

RHAZES. — *Opus medicinæ practicæ saluberrimum* ; — Haganoæ 1583. — (Feuillet 9).

PAUL RICHER. — L'Art et la Médecine.

LAZARE RIVIÈRE. — La Pratique de la Médecine avec la théorie ; — Lyon, 1682. — (Tome I, livre I, chap. VII).

LAZARE RIVIÈRE. — Les observations de Médecine de Lazare Rivière ; — 2<sup>me</sup> édition, Lyon, 1694.

ROGER. — Traité des effets de la musique sur le corps humain, trad. Etienne Sainte-Marie ; — Paris et Lyon, 1803.

L.-F. SAUVE. — Le Folk-lore des Hautes-Vosges ; — Paris, 1889.

SCRIBONIUS LARGUS. — *De compositionibus medicamentorum* ; — Paris, 1529. — (Fol. I).

PAUL SEBILLOT. — Le Folk-lore de France ; — Paris, 1905.

SEMELAINNE. — L'aliénation mentale dans l'antiquité ; — Paris, 1869.

SENNERT. — *Opera omnia* ; — Paris, 1641. — (*Practica Medicinæ*, lib. I, pars II, cap. XXXI).

H.-L. STRACK. — Le sang et la fausse accusation de meurtre rituel ; — Paris, sans indication de date.

DANIEL TAUVRY. — Traité des Médicaments et la manière de s'en servir ; — Paris, 1691. — (2<sup>me</sup> partie).

ABBÉ THIERS. — Traité des Superstitions ; — in : « Superstitions anciennes et modernes », Amsterdam, 1733.

E. THOISON. — Saint-Mathurin, étude historique et iconographique ; — Paris et Orléans, 1889.

TIFFAUD. — L'exercice illégal de la médecine dans le Bas-Poitou ; — thèse de Paris, 1899.

VAN HELMONT. — Opera omnia ; — 4<sup>me</sup> édition, Lyon, 1653. — (Voir : Ortus medicinæ).

WITKOWSKI. — L'art profane à l'église : 1<sup>re</sup> série (France) ; — Paris, 1908.

---



## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                                                               |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| HISTORIQUE. — DIVISIONS DU SUJET . . . . .                                                    | 7  |
| THERAPEUTIQUE MÉDICALE . . . . .                                                              | 15 |
| I. — Prescriptions d'ordre général et hygiénique . . . . .                                    | 15 |
| II. — Les médications spéciales de l'épilepsie . . . . .                                      | 19 |
| Remèdes d'origine minérale . . . . .                                                          | 19 |
| Remèdes d'origine végétale . . . . .                                                          | 22 |
| Remèdes d'origine animale . . . . .                                                           | 32 |
| 1°. — Remèdes tirés de l'homme . . . . .                                                      | 32 |
| 2°. — Remèdes tirés des animaux . . . . .                                                     | 40 |
| THERAPEUTIQUE CHIRURGICALE . . . . .                                                          | 53 |
| Révulsion et dérivation . . . . .                                                             | 53 |
| Trépanation . . . . .                                                                         | 55 |
| THERAPEUTIQUE PSYCHIQUE . . . . .                                                             | 57 |
| Les Thaumaturges et les Saints guérisseurs . . . . .                                          | 60 |
| Les Thaumaturges . . . . .                                                                    | 60 |
| Les Saints guérisseurs . . . . .                                                              | 61 |
| Les Pratiques de superstition et de sorcellerie . . . . .                                     | 72 |
| COMMENT S'EXPLIQUENT LES SUCCÈS DES EMPIRIQUES DANS LE<br>TRAITEMENT DE L'ÉPILEPSIE . . . . . | 81 |
| DE L'INFLUENCE ACTUELLE DES EMPIRIQUES . . . . .                                              | 89 |
| CONCLUSIONS . . . . .                                                                         | 99 |

---





